

de ligne

en ligne

20

dossier

Jeunes en 2016

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | avril-septembre 2016

au Centre

L'art de la révolte

en images

La Parole errante, l'infini des possibles

écrire l'exil

Displaced objects

vous avez la parole
Un set avec Saycet

au Centre
• Occupy Beaubourg !
• La révolution en plantant

en images
La Parole errante, l'infini des possibles

éclairages
À l'origine, des mots

dossier: Jeunes en 2016
• Jalons pour une histoire de la jeunesse, par Ludivine Bantigny
• Des jeunes pris dans des injonctions contradictoires, par Yaëlle Amsellem-Mainguy
• Qui sont les jeunes ruraux ?, par Benoît Coquard
• Sortis de la ZEP, par Barbara, Camille, Hélène, Marie-Amélie, Nezha, et Nicolas
• Elle court, elle court, la jeunesse !, par Aurélie Charon

écrire l'exil
Displaced objects :
textes d'Elżbieta Neyman, de Kidi Bebey,
d'Évelyne Ritaine et de Sylvain George

lire, écouter, voir
Le Beat Hotel : *coupez les lignes-mots !*

tendance
Documentaire sur le web : la voie des séries

ligne d'horizon
Facile à lire

venez !
• 3 questions à Frédéric Ramel
• Shakespeare, Cervantès et le réel,
par Jacques Jouet
• Au pays des Dong, par Annie Bergeret Curien
• L'expérience de la Singularity

en bref

votre accueil
Les publics de la Bpi dessinés
par les statistiques

édito

Jeunesse éternelle

Ce n'est pas seulement parce que ses usagers sont, pour 57% d'entre eux, âgés de moins de 25 ans (d'après notre étude de publics réalisée en novembre dernier) que la Bpi s'intéresse dans ce numéro, et par une rencontre début avril, à la situation des jeunes en 2016. Celle-ci constitue en soi un sujet de recherche sociologique et de débats tout à fait passionnant, surtout replacé dans une perspective historique. Toutefois, il est naturel que la bibliothèque se sente proche des préoccupations de ses différents publics, et être jeune aujourd'hui comme hier, mais peut-être encore moins qu'hier, n'est pas chose facile. Comme le résume la célèbre phrase introductive du roman de Paul Nizan *Aden-Arabie*, devenue slogan en mai 1968 : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. »

La jeunesse, c'est aussi un état d'esprit, une capacité à s'émouvoir ou à se révolter avec passion. Grâce à la 11^e édition du Festival Hors Pistes du Centre Pompidou - « L'art de la révolte » (22 avril - 8 mai) - la relation entre l'art contemporain et les récentes contestations citoyennes se révèle au grand jour. Outre la participation de la bibliothèque à cet événement, des rencontres et projections organisées les 21 et 22 mai par la Bpi retracent l'histoire d'une structure artistique préfigurant ce croisement, de par son ancrage aux luttes collectives : La Parole errante, fondée entre autres par Armand Gatti. Enfin, autre lien établi par notre magazine entre « jeunes » d'hier et d'aujourd'hui, la rubrique « Lire, écouter, voir » nous invite à retrouver dans les collections de la Bpi les artistes au verbe fulgurant de la Beat Generation, mis à l'honneur par l'exposition que leur consacre le Centre Pompidou du 22 juin au 3 octobre.

Ce numéro de *de ligne en ligne* met également l'accent sur le bouillonnement toujours de mise dans la programmation culturelle de la Bpi : célébration conjointe et jubilatoire, pendant trois jours, de Cervantès et de Shakespeare (23 au 25 avril) ; projections de webséries documentaires percutantes dans le cadre de « Singulier / Pluriel » (26 et 27 mai) ; soirée « Langages d'exil » (6 juin) ; cycle « Religions, des mots pour les comprendre »...

C'est avec son éclectisme inspiré et sa jeunesse éternelle que la Bpi aborde les beaux jours, cheveux - et idées - au vent !

Christine Carrier

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

vous avez la parole

UN SET AVEC SAYCET

Le 11 décembre dernier, la Bpi invitait l'artiste Saycet.

De la musique électro avec projection vidéo dans une bibliothèque, il fallait oser. Une première qui bouscule les habitudes et les clichés. Un pari fou, mais réussi.



Pauline

Je connais Saycet, mais ça va être une première pour moi de le voir en concert. Le mélange musique et vidéo m'intéresse. Je viens de banlieue et ne fréquente pas la bibliothèque, je ne connaissais pas le lieu que je trouve unique et intéressant, ça change.



Céline

C'est un artiste que j'ai découvert cette année. Le fait qu'il donne un concert dans la bibliothèque me perturbe, c'est très surprenant d'avoir ici un artiste électro.



Simplicie

Je viens en moyenne trois à quatre fois par semaine à la Bpi pour consulter les journaux de Martinique. Et je regarde toujours les animations, les conférences qui sont proposées. Aujourd'hui, je suis venu voir et écouter. Je ne connais pas la musique électro.



Arthur

Je fréquente régulièrement la bibliothèque. Saycet est un de mes artistes préférés, je suis surpris et heureux. Je trouve génial et étonnant qu'il se produise dans une bibliothèque, c'est assez bien vu. Je n'ai pas senti de différence avec ce qu'il fait habituellement, c'est pour moi un voyage assez pur, empreint de poésie comme ça l'est toujours.



Saycet

Jouer ici ne me pose pas de problème, je m'adapte à l'environnement, aux contraintes. J'essaie de me focaliser sur mon travail où que ce soit, c'est ça le plus important. C'est drôle de poser un paysage sonore dans un endroit dédié au silence. Une bibliothèque, c'est un peu comme une église, c'est un endroit sacré, j'aime bien. Ça peut influencer ma musique, dans un sens ou dans l'autre. Ça peut être un peu plus calme ou bien, au contraire...



Laurent

Je suis arrivé ici par hasard, je suis amateur de musique. J'ai tapé sur Internet « concerts à Paris » et j'ai trouvé ça. C'est gonflé de proposer de l'électro dans une bibliothèque. J'ai adoré le concert. Avec de la musique comme ça, moi je m'envole, ça fait voyager très loin.



Guillaume

Je connaissais Saycet, et comme j'ai fréquenté la Bpi quand j'étais étudiant, je me suis dit que ça pouvait être intéressant. Je suis surpris de voir des gens qui travaillent au milieu de la musique. C'est étonnant.

Propos recueillis par
Philippe Berger, Bpi

au Centre

OCCUPY BEAUBOURG!

Printemps arabes, Occupy Wall Street à New York, mouvement des Indignés en Espagne, des Parapluies à Hongkong... Depuis une dizaine d'années, des révoltes citoyennes secouent la planète. Les artistes contemporains se font l'écho de ces luttes et s'en inspirent. L'édition 2016 du festival Hors Pistes, programmée par **Géraldine Gomez**, rend visible cet intérêt en présentant des œuvres d'artistes internationaux.

Toutes les luttes se ressemblent. Si les motifs d'indignation diffèrent, la forme que prend l'expression du mécontentement est, à peu de chose près, identique depuis des siècles. Sans doute n'a-t-on pas trouvé d'action plus efficace pour montrer l'ampleur de son indignation que de se rassembler, de marcher ensemble, et d'occuper l'espace public. Pancartes, affiches, slogans, chants... sont des outils visuels et sonores encore largement utilisés. « Chaque fois qu'on fait une manifestation », souligne Géraldine Gomez, « on inscrit ses pas dans une manifestation antérieure, soit concrètement, en défilant dans les mêmes rues, soit en reprenant les codes qui accompagnent la manifestation. Hors Pistes explore ces rites de la contestation citoyenne à travers des représentations artistiques. »

Réactiver les codes, détourner les rituels

Depuis longtemps, les artistes s'intéressent à ce vocabulaire formel et l'intègrent à leur travail. Ainsi, en 1967, à San Francisco, alors que les États-Unis s'embourbent dans la guerre du Vietnam, la chorégraphe américaine Anna Halprin réalise la performance *Blank Placard Dance*. Elle demande à des danseurs de marcher dans la rue en brandissant des pancartes vierges. Le but ? Provoquer la surprise et les questions des passants sur le motif de cette manifestation silencieuse, recueillir leurs propres motifs de révolte. Dans le cadre du festival, cette performance sera rejouée. Sous la direction artistique de la chorégraphe Anne Colod, des volontaires défilent dans les espaces du Centre Pompidou et recenseront, peut-être, les raisons contemporaines de s'indigner.



Anna Halprin, *Blank Placard Dance*, 1967

L'artiste colombien Iván Argote s'intéresse pour sa part au slogan. En amont du festival, il proposera un atelier de création de slogans. Ces derniers seront ensuite inscrits sur différents mobiliers : vitrines, présentoirs, porte-documents, dispersés dans les espaces du Centre. Aux côtés des œuvres présentées, ces formules écrites sur des supports inhabituels offriront un parcours alternatif.

Marco Godoy, lui, est sensible au caractère sonore des slogans scandés lors des manifestations. Cet artiste espagnol a demandé à La Solfónica, une chorale madrilène qui ne chante que lors de manifestations, de reprendre certains slogans dans un arrangement musical inspiré du compositeur Henry Purcell. Dans sa vidéo *Claiming the Echo* (2012), il filme les membres de la chorale dans un théâtre vide. Alors que ces derniers, habillés de noir, partition à la main, se répartissent sur les gradins, rien ne laisse présager que vont retentir : « It's called a Democracy but it's not a Democracy », « We are not scared » and « These are our weapons ». Ces morceaux composés pour la vidéo ont, depuis, été intégrés au répertoire de La Solfónica.

L'art de la révolte
Hors Pistes – 11^e édition
Festival organisé par le service
des cinémas du DDC
du 22 avril au 8 mai
Galerie 4, Forum – 1,
Cinéma 1 et 2, Petite Salle
Programme complet :
www.centrepompidou.fr/
<https://fr-fr.facebook.com/hors.pistes/>
#HorsPistes
www.bpi.fr

© Marco Godoy



Marco Godoy,
Claiming the Echo, 2012

Représenter la contestation

« Les représentations artistiques de la contestation sont particulièrement nombreuses dans les pays les plus durement touchés par la crise », constate Géraldine Gomez, « En Espagne, la production artistique traite souvent de ce sujet. Les artistes espagnols ne sont pas seulement témoins de ce qui se passe, mais leur travail dénonce directement des injustices ou apporte des solutions possibles. »

Les œuvres sélectionnées, principalement des installations et des vidéos, proviennent cependant de nombreux autres pays. Elles rendent compte de façon plurielle des mouvements de révolte. Ces représentations montrent certes l'engagement des artistes mais aussi les interrogations que soulèvent chez eux ces mouvements, les associations qu'ils déclenchent.

Documenter

Certaines œuvres se rapprochent du documentaire. *Gravity Hill Newsreels: Occupy Wall Street* (2011) de Jem Cohen, documentariste reconnu, ou *Take the Square* (2012) d'Oliver Ressler appartiennent à cette catégorie. Présent sur les lieux d'Occupy Wall Street dès le début du mouvement, Jem Cohen y filme une série de courtes vidéos, parfois seulement de quelques minutes. « Petites observations, plutôt que grandes déclarations » comme il les qualifie dans un entretien réalisé par *Artforum*, ces vidéos ont ensuite été réunies dans un film. Observateur solidaire mais distancié du mouvement, Jem Cohen capte les changements quotidiens de ce rassemblement. Dans *Take the Square* (2012), installation vidéo à 3 canaux, Oliver Ressler donne la parole à des militants du mouvement de la place Syntagma à Athènes, d'Occupy Wall Street et des Indignés à Madrid. Face à la caméra, quatre à six militants discutent entre eux des processus de prise de décision collective ou de l'importance de

l'occupation des espaces publics. En confrontant des points de vue de militants, l'artiste autrichien participe à une meilleure connaissance de l'organisation de ces mouvements alternatifs.

D'autres œuvres s'intéressent aux idées et théories qui sous-tendent les révoltes. La vidéo *Democracy* (2014) de Miquel García est, par exemple, une réflexion sur le concept de démocratie. Elle est composée d'extraits de discours de personnalités politiques de tous bords, espagnoles ou latino-américaines, qui toutes utilisent le terme démocratie ou y font référence. Avec *Baby Marx* (2008), le mexicain Pedro Reyes reconstitue sous forme de théâtre de marionnettes les visions antagonistes de l'économie défendues par Karl Marx et Adam Smith. Dans l'un des cinq épisodes, Pedro Reyes confronte ses marionnettes de bois (et leur théorie) au réel, et les filme au milieu des manifestants d'Occupy Wall Street.



Jem Cohen, *Gravity Hill Newsreels: Occupy Wall Street*, 2011

© Jem Cohen

Aimée Zito Lema, *Rond de Jambe*, 2015

© Aimée Zito Lema

Expérimenter

Les représentations des combats citoyens empruntent parfois des voies plus poétiques. Dans sa vidéo *Rond de jambe* (2015), Aimée Zito Lema établit un parallèle entre les corps en lutte et les corps dansants. Elle s'inspire d'un conflit déclenché dans les années 1980 par la construction du Stopera à Amsterdam. Les riverains estimaient notamment que ce bâtiment destiné à accueillir des spectacles de danse était trop élitiste. En visionnant les archives de cette lutte, l'artiste argentine prend conscience de l'implication physique mise en jeu lors des contestations. Elle travaille alors avec des danseurs sur les gestes, parfois violents, des contestataires. La vidéo juxtapose les images d'archives et celles de la répétition d'une chorégraphie intégrant certains de ces mouvements.

Autre exemple, l'artiste cubain Adrian Melis a assisté en Espagne à de nombreuses manifestations pour les droits des travailleurs. Il en a enregistré le son pour en garder la trace. Dans son installation *The Power of the Working Class*, il l'utilise et en donne une équivalence visuelle. Par le biais de machines à bulles, le son est transformé en bulles de savon. Plus le bruit de la manifestation est fort, plus le visiteur est bombardé de bulles. Une fois passés la surprise et l'émerveillement, il s'interroge. Que symbolisent ces bulles de savon? La beauté fragile de la lutte? Leur éclatement inéluctable ne signifie-t-il pas plutôt l'inutilité de celle-ci?

Les frontières entre ces formes de représentations sont poreuses. Tourné depuis la fenêtre d'un immeuble donnant sur une place où se déroule une manifestation étudiante contre le Contrat première embauche, *Sur place* de Justine Triet a des allures de documentaire. Le film suit les mouvements de la foule, paysage changeant et chaotique. Les agressions des casseurs, les interventions des CRS, les rythmes visuels de la rue se mélangent dans une chorégraphie hypnotique. « À la fin, on ne sait plus que c'est une manifestation, cela devient abstrait », explique Géraldine Gomez.

Marie-Hélène Gatto, Bpi

« On le voit dans le film *Take the Square* d'Oliver Ressler, dès qu'il y a occupation de rue, des bibliothèques participatives sont créées spontanément », souligne Géraldine Gomez, chargée de la programmation du festival.

Une bibliothèque participative : les anarchives de la révolte.

Au niveau -1 du Centre Pompidou, Hors Pistes met en place une bibliothèque participative avec la collaboration active de la Bpi et la contribution généreuse de nombreux éditeurs — qu'ils en soient tous remerciés ! Vous pourrez prendre et déposer des documents sur les manifestations et occupations de rue, les lanceurs d'alerte, les nouvelles utopies, l'art et politique... mais pas seulement !

La bibliothèque vivante des militants

Les livres, ce sont eux : des militants venus de différents horizons. En 20 minutes, un ou une marxiste, végétalien(ne), défenseur(e) du droit au logement ou de la cause LGBT... vous racontent leur parcours, leur combat. Une rencontre en face à face pour vous permettre de discuter et d'en savoir plus sur les convictions qui animent ces hommes et ces femmes engagés.

Les 27, 28 et 29 avril
de 17 h 30 à 19 h 30
Forum -1, inscription sur place

LA RÉVOLUTION EN PLANTANT

Planter aux pieds des arbres des villes, semer dans les interstices d'un mur, faire fleurir le mobilier urbain ou transformer un lopin de terre abandonné en jardin potager. Voilà les actions que mènent, armés de bêches et d'arrosoirs, les partisans de la guérilla gardening.

Officiellement, le mouvement est né en 1973, à New York avec Liz Christy qui a lancé des « bombes de graines » au-dessus des palissades d'un lotissement abandonné et l'a transformé en jardin collectif.

Le mouvement s'est répandu un peu partout dans le monde. Il a été défini par le britannique Richard Reynolds, dans *On Guerrilla Gardening*, comme étant « la culture sans autorisation de terrains qui ne vous appartiennent pas ».

En France, le site Guérilla gardening France, créé en 2010 par Gaby Bonnefille, relaie les informations, donne des conseils et fédère les initiatives.

À chacun son combat

Les raisons de participer à une action de guérilla gardening sont très variées. Pour les plus militants, il s'agira, par exemple, de s'opposer à la construction d'un parking; pour d'autres de développer la biodiversité ou de manger leurs propres légumes; pour certains, venus en voisins, de créer des liens sociaux ou intergénérationnels. Pour Gaby Bonnefille, l'intérêt du mouvement est justement de permettre, par une activité simple, le jardinage, d'aborder tous ces sujets et, par le partage des connaissances, de reprendre possession de l'espace public. Avec comme point commun le plaisir de jardiner, chacun peut donner à son geste le sens qu'il veut: politique, écologique, social, économique, artistique... Paradoxalement, cette multiplicité d'approches, loin d'affaiblir le mouvement, est source de vigueur.

La guérilla gardening ou L'art de la révolte jardinière

Rencontre avec
Gaby Bonnefille, paysagiste,
fondateur du collectif Guérilla
gardening France
Mercredi 27 avril
19 h – Cinéma 1
Suivie d'ateliers
Le jardin sauvage
Mercredi 27 avril 20 h 30 ou
Jeudi 28 avril 19 h 30
L'Atelier, niveau 2



© Gaby Bonnefille

Cultiver son jardin

On imagine volontiers que ces guérilleros interviennent de nuit. « C'est de moins en moins le cas », observe Gaby, « La nuit, les contrôles policiers sont plus fréquents. Le but n'est pas de se cacher, mais au contraire d'inviter les passants à participer ». Certaines actions, comme recouvrir un mur de tags végétaux, sont très visibles, mais celles du quotidien sont plus discrètes. L'activiste-jardinier doit faire preuve de patience et persévérance. Il doit repérer un terrain inoccupé, observer ses caractéristiques, choisir les végétaux en fonction de celles-ci, former les volontaires, transmettre le jardin enfin, avant de partir planter ailleurs. Car le mouvement cherche à se multiplier partout en ville, un peu à la manière des rhizomes, ces tiges souterraines aux multiples ramifications qui se déploient horizontalement.

Marie-Hélène Gatto, Bpi

en images

De l'anarchie comme battements d'ailes

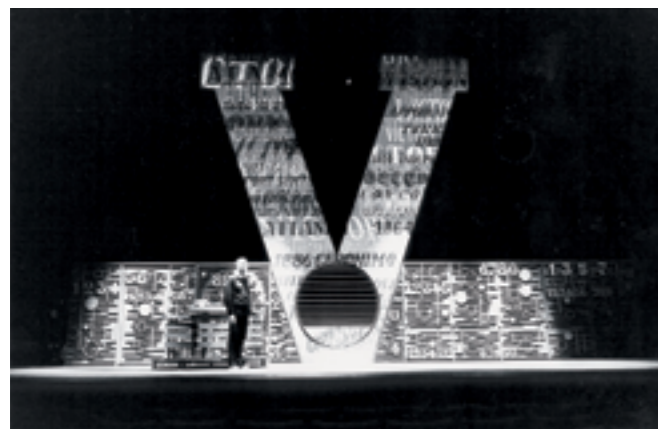
Une histoire de La Parole errante
Lecture, rencontres et projections
Samedi 21 mai, de 15 h à 21 h 30
Dimanche 22 mai, de 12 h à 22 h
Cinéma 2

LA PAROLE ERRANTE, L'INFINI DES POSSIBLES

Depuis plus de 45 ans, l'auteur Armand Gatti, les réalisateurs Hélène Châtelain et Stéphane Gatti, ainsi que le producteur Jean-Jacques Hocquard travaillent ensemble. Ils ont créé différentes structures avec toujours le but d'associer dans une production artistique l'écriture, le théâtre, la musique, la peinture, la vidéo et le cinéma. Créée en 1986, La Parole errante est la dernière d'entre elles, symbole d'un compagnonnage amical et d'un engagement libertaire sans faille. Parcours sélectif dans une production foisonnante.



1. Armand Gatti, Hélène Châtelain
Stéphane Gatti, et Jean-Jacques Hocquard
© Centre Pompidou



2

2. 1967, création de *V comme Vietnam* d'Armand Gatti, pièce de théâtre écrite à la demande du Collectif intersyndical universitaire d'action pour la paix au Vietnam.

photographie de Pierre Chaussat © LPE



3

3. 1973, *L'Arche d'Adelin*, créations théâtrales avec des étudiants de l'université de Louvain-la-Neuve dans le Brabant wallon. Premières expériences d'un « spectacle sans spectateurs », où ceux qui regardent et ceux qui jouent participent de la même aventure. Les créations s'accompagnent de concerts, de carnivals.

photographie de Rajak-Ohanian © LPE



4



4



10



6



5



7



12



8



9



11



11

4. 1975, Gatti et sa tribu s'installent dans le collège Jean Lurçat de Ris-Orangis. Le Chat guérillero devient l'emblème de cette expérience d'écriture collective. 35 spectacles sont créés.

© LPE

5. 1978-1979, nouvelle création collective avec les habitants de L'Isle-d'Abeau à partir d'une lettre de Roger Rouxel, jeune résistant du groupe Manouchian, fusillé en 1943.

© LPE

6. 1981, Gatti réalise *Nous étions tous des noms d'arbres* à Derry (Irlande du Nord), à partir de sa rencontre avec des enseignants et des apprentis d'une école alternative qui accueille protestants et catholiques. Le film *Irlande, terre promise* d'Hélène Châtelain restitue le processus d'écriture du film.

© LPE

7. 1982, le groupe s'installe à Toulouse et crée l'Archéoptéryx, atelier de création populaire.

© LPE

8. 1987, Exposition, « 50 ans de théâtre vus par les trois chats d'Armand Gatti » conçue par Stéphane Gatti et Michel Séonnet.

© Suzanne Fournier

9. 1989, création des *Combats du jour et de la nuit* avec les détenus de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Le film *Les Combats du jour et de la nuit à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis* de Stéphane Gatti retrace la création de cette pièce.

© LPE

10. 1998, Installation de La Parole errante dans La Maison de l'Arbre, à Montreuil-sous-Bois.

11. 1993, *Le Chant d'amour des alphabets d'Auschwitz* et 1998, *Premier Voyage en langue maya*, expériences d'écriture et de création avec des jeunes en réinsertion.

© LPE

12. 2001-2002, une des affiches de l'exposition « Les Voyages de Don Quichotte », qui dresse l'inventaire des possibles pour un lieu culturel.

© LPE

Entre 2002 et 2016, La Parole errante expérimente nombre de ces possibilités à la Maison de l'arbre.

éclairages

À L'ORIGINE, DES MOTS

Cycle Religions,
des mots pour les comprendre
Foi, **lundi 18 avril**
Rite, **lundi 23 mai**
Loi, **lundi 20 juin**
19 h – Petite Salle

Qui s'intéresse au fait religieux rencontre très vite une première difficulté en cherchant à définir des termes qui sont pourtant fréquemment utilisés. À commencer par le mot « religion » lui-même, source de nombreux débats... Qu'est-ce qu'une religion ? Parle-t-on de religion ou de religions ? Et comment en donner une définition dans les langues où le mot n'existe pas ? La foi a-t-elle le même sens pour un bouddhiste ou un chrétien ? Quelles relations existe-t-il entre loi et religion ?

Pour se retrouver dans ce foisonnement lexical, le linguiste **Bernard Cerquiglini**, en s'appuyant sur l'étymologie, retrace ici l'évolution sémantique des mots « foi », « rite » et « loi ».



Murdelta, Matthew Fearnley, Flickr (CC BY 2.0)

Pochoir urbain représentant des religions

Foi

Le latin *fides* signifiait aussi bien « parole donnée » que « confiance ». Le mot français *foi* qui en résulte a hérité de cette ambivalence.

Il possède tout d'abord un emploi objectif, désormais minoritaire. La *foi* est une promesse, un engagement ; c'est un acte. Le Moyen Âge nommait ainsi le geste d'allégeance par lequel on devient vassal, en *jurant sa foi*. Un tel engagement est une garantie (*foi* de gentilhomme !), d'où les locutions *sous la foi du serment* ou *faire foi* (comme le tampon de la poste) entrées dans le domaine juridique. Mis en cause, on fait valoir *sa bonne foi*. Hors de ces usages techniques, la langue courante dispose encore d'une formule d'assertion : « ma *foi*, il se débrouille bien ! »

Foi possède d'autre part une valeur subjective, celle de confiance et d'adhésion ; la *foi* est un sentiment. Celui qui l'éprouve a *foi* : dans le progrès, en son étoile, en une personne *digne de foi*, au témoignage de laquelle il *prête foi*. C'est le consentement plein et entier à une vérité : *foi* démocratique, patriotique, religieuse. Ce dernier emploi est aujourd'hui majoritaire. Construit absolument, le mot *foi* désigne la croyance aux dogmes de la religion : avoir, perdre la *foi*, laquelle peut être fervente, du charbonnier, ou celle d'un homme de *peu de foi*.

Une telle restriction, désormais commune, à l'usage religieux, et même chrétien, s'explique aisément. La *foi* n'est-elle pas, avec l'espérance et la charité, une des trois vertus théologiques ?

Rite

L'histoire du mot *rite* est celle d'une sécularisation.

Le latin *ritus*, sur lequel *rite* fut calqué, au XIV^e siècle, désignait les pratiques liées à une cérémonie religieuse.

C'est le sens premier de notre terme : « prescriptions réglant la célébration d'un culte ». Ces prescriptions forment un *cérémonial* qui distingue, par exemple, les *rites* alexandrin, arménien, byzantin, grec, maronite, syrien.

Par analogie, le terme s'emploie pour des institutions pourvues d'un *rituel* particulier, ensemble de règles cérémonielles. C'est le cas des sociétés secrètes : *rite* maçonnique, écossais, égyptien, etc.

Il y a dans le *rite* du secret et du protocole, du social et de l'apprentissage. On comprend que l'ethnologie se soit saisie du terme, afin d'en désigner, plus généralement, les pratiques sociales réglées, symboliques ou sacrées. On parlera de *rites* nuptiaux, d'initiation ou, avec Van Gennep¹, des *rites* de passage, qui élèvent le statut d'une personne au sein d'un groupe.

De telles pratiques réglées peuvent perdre tout lien au sacré. *Rite* devient alors un simple synonyme de *coutume* (le *rite* britannique du thé de 17 heures), voire d'habitude personnelle, éventuellement maniaque : pensons au rite proustien de l'endormissement.

Vous avez dit « sécularisation » ?

Loi

Le mot *loi* désigne une règle générale impérative, car s'imposant à tous, explicite, car vérifiable.

Le premier caractère est bien connu : « nul n'est censé ignorer la *loi* ». On comprend son emploi dérivé, au sens de régularité établie par la science ou constatée par l'expérience : *loi* de gravitation, *loi* de l'offre et de la demande, *loi* du genre.

Mais insistons sur le second caractère, qui est étymologique. Le latin *lex, legis*, fondement du droit romain, était lié au verbe *legere*, « lire » ; il désignait, par opposition à la coutume (*consuetudo*), une règle écrite et promulguée, un contrat rédigé, un texte. Le mot français *loi*, qui en résulte, a conservé ce trait.

Une loi est indiscutable, car elle est donnée à lire : recueil de *lois*, projet de *loi*, avoir force de *loi*. La *loi*, au singulier, désigne l'ensemble des textes législatifs en vigueur, la législation.

On comprend par suite l'emploi du terme dans le domaine religieux, et notamment pour les religions du Livre. Il désigne alors la volonté divine, telle qu'elle fut révélée : *loi* de Moïse, tables de la *loi*, docteurs de la *loi*.

Loi, dès lors, en vient à désigner la religion en général, voire le principe religieux et moral, tel qu'il est dicté à l'homme par sa conscience, sa raison, la nature. Un homme *sans foi ni loi* n'a ni religion ni éthique ; il est capable de tout. Notamment, d'ignorer la loi !



Bernard Cerquiglini



À voir sur Balises :
Les vidéos-définitions de Bernard Cerquiglini et le dossier autour du cycle « Religions, des mots pour les comprendre »
balises.bpi.fr

¹ Arnold Van Gennep (1873-1957) est un ethnologue français, auteur de *Rites de passage*.

dossier

Comment être jeune
dans un monde de vieux ?
Colloque
Vendredi 1^{er} avril
de 14 h à 21 h 30
Petite Salle

Jeunes en 2016

Génération Bof, Internet, X ou Y... À chaque époque, on a voulu cerner, qualifier d'une épithète, ceux qui, à un moment donné, sont désignés par le terme « jeunes ». Puissant facteur commun, l'âge gommerait ainsi toutes les autres différences, unifiant une population pourtant bien diverse. Mais être jeune, c'est peut-être avant tout partager cette expérience troublante, parfois inconfortable, souvent exaltante, de l'âge des possibles.



© Jean-Paul Lefret

JALONS POUR UNE HISTOIRE DE LA JEUNESSE

« La jeunesse » semble exister de toute éternité. Pourtant, contre cette évidence supposée, il faut bien affirmer que la jeunesse est un âge social et historiquement déterminé.

La jeunesse est relative et évolutive, conditionnée par la situation sociale, même dans ses contours biologiques. En témoigne l'entrée dans la puberté : l'âge moyen des premières règles se situait autour de 16 ans au XVIII^e siècle, il s'établit à 12 ans dans la plupart des pays occidentaux aujourd'hui et ne cesse de s'abaisser. Il en va de même pour l'adolescence, qui paraît au premier abord communément partagée. Des anthropologues ont pourtant souligné que les notions d'adolescence et d'âge adulte n'ont pas lieu d'être dans certaines sociétés. L'adolescence n'est pas de tout temps. On ne peut la vivre pleinement que lorsque l'on n'est pas happé, au sortir de l'enfance, par le monde du travail. Il faut pouvoir au contraire profiter de l'autonomie et des sociabilités spécifiques à cette communauté de l'âge. À la fin du XIX^e siècle, les jeunes ouvriers ne sont pas qualifiés d'« adolescents » : ils sont de « jeunes gens » ou même des « gamins ». Le terme « adolescent » est réservé aux milieux sociaux les plus aisés, désignant un véritable âge de classe : celui de la jeunesse bourgeoise. L'adolescence d'un nombre toujours plus important de jeunes, au XX^e siècle, a été permise par un bouleversement radical des structures sociales, en particulier par la prolongation de la scolarité.

La fin des rites de passage

Certes, la modernité n'a pas inventé la jeunesse. On la voit bien, vive et organisée, durant l'Ancien Régime lors des carnivals, des charivaris, des fêtes de la Saint-Jean ou du « mois de Marie ». La jeunesse revêt une fonction sociale. Si ces pratiques s'étiolaient au XX^e siècle, on les retrouve presque intactes dans certains rites de passage, tels que la conscription pour les jeunes hommes de vingt ans destinés au service militaire. Faire ses premières armes revient à faire ses preuves, à montrer qu'on est un homme : adulte et viril. Rien d'étonnant dès lors que ce « bon pour le service » soit assimilé par ces jeunes gens à



Sainte Catherine, 1909

un « bon pour les filles », porté souvent fièrement au revers du vêtement. Pour les jeunes filles, il n'est rien d'équivalent : seul le mariage sonne l'heure d'une sortie de la jeunesse, dont la « Sainte-Catherine » fixe la limite à 25 ans. La solennité de ces rites a elle aussi disparu, avec la fin du service militaire obligatoire en 1996 et le recul de l'âge moyen du mariage : de 25 ans pour les hommes et 22,8 pour les femmes au début des années 1980, il s'établit à 31,5 et 29,5 ans au début des années 2010. Parallèlement, avec la crise, l'accès à l'indépendance professionnelle, financière et familiale est repoussé : la jeunesse en est étirée d'autant.

Agence Rol. Source gallica.bnf.fr, domaine public



Étudiants pendant la mi-carême en 1920

Des jeunesses

La jeunesse est un âge social, de surcroît, parce que socialement différencié. Selon l'appartenance, elle n'est pas vécue, pensée, ni perçue de la même façon. Quoi de commun, en effet, au cours du siècle dernier, entre les jeunes travailleurs, à la terre et à l'usine, et les étudiants issus des milieux les plus favorisés ? Les premiers connaissent des semaines de travail qui peuvent aller jusqu'à quarante-cinq heures et servent souvent de variable d'ajustement ; ils et elles subissent en outre des « abattements d'âge », amputant leur salaire au nom de leur jeunesse : il y a là un préjudice de l'âge. Les seconds sont très longtemps minoritaires dans la société : en 1968 encore, les étudiants représentent 12 % d'une classe d'âge seulement. Depuis, la prolongation des études a vu cette situation évoluer : en France, on comptait moins de 30 000 étudiants en 1900, 70 000 au milieu des années 1930, 100 000 après la Seconde Guerre mondiale, 500 000 en 1968 et 2,4 millions désormais. Il n'en reste pas moins que, même parmi les étudiants, les contrastes sociaux demeurent, empêchant d'y voir une jeunesse homogène et unifiée : moins de 25 % des jeunes dont les parents sont ouvriers ou employés décrochent un diplôme, contre 80 % des jeunes dont les parents sont cadres, enseignants ou membres de professions libérales.

Une culture commune

Pour autant, les jeunes partagent bien des traits communs – et ce de plus en plus pour des raisons sociales, économiques et culturelles. Depuis les années 1970, le chômage des jeunes ne cesse de progresser et c'est une menace pour tous même s'il frappe davantage les non diplômés. Les jeunes sont aussi touchés de plein fouet par la précarité, la flexibilité, le décalage entre la



Catherinettes, place Vendôme, à Paris, 1922

prolongation de la formation et le déclassement professionnel. Les politiques publiques jouent en la matière un rôle ambigu : si elles entendent lutter contre le chômage, en multipliant les contrats à faible durée et mal payés, « emplois jeunes » différemment déclinés, elles contribuent à entériner la précarité. Mais les jeunes partagent heureusement d'autres repères, une culture commune notamment. Or ce phénomène est lui-même récent. Il faut en effet à cela certaines conditions économiques et techniques : l'argent de poche à partir des années 1960 et une certaine croissance qui lance de nouveaux marchés, dont la jeunesse devient une cible. Émissions, magazines, modes vestimentaires contribuent à cette nouvelle ère. C'est le temps du rock, des yéyés et de « Salut les copains ». Avec le temps et la succession des générations, le rock qui naguère concernait surtout les jeunes devient une culture largement diffusée. En revanche, l'écart générationnel naît de musiques nouvelles comme le hip-hop, la techno et le rap, et de certaines sociabilités : « festivals techno », « free » et « rave parties », que leurs participants conçoivent comme des espaces d'hédonisme, de transgression et de liberté. Enfin, si la progression spectaculaire d'Internet en fait un « média à tout faire », c'est chez les jeunes que son usage est le plus fréquent et le plus diversifié. C'est aussi parmi les jeunes que son utilisation est la moins socialement différenciée : là où les ouvriers et employés en activité sont deux fois moins internautes que les cadres (l'écart allant de un à treize pour les retraités), leurs enfants ont des pratiques quasiment similaires en la matière. « La jeunesse », en tous ces points, existe bel et bien.

Ludvine Bantigny, historienne

DES JEUNES PRIS DANS DES INJONCTIONS CONTRADICTOIRES

On a longtemps pensé la jeunesse comme un état transitoire antérieur au franchissement des trois « seuils » définissant l'entrée dans l'âge adulte : emploi stable, résidence indépendante, mise en couple. Aujourd'hui, la jeunesse n'a plus de frontières fixes et immuables : le départ du domicile familial n'est pas toujours définitif, l'emploi n'est pas toujours durable, pas plus d'ailleurs que la vie de couple. Si l'on s'accorde sur le moment où commence la jeunesse, il est bien plus difficile de dire quand elle se termine.

Dans le sens commun, la jeunesse est enviée et redoutée tant cette période de la vie est devenue synonyme de galères à répétition : pression de la réussite scolaire, dépendance financière à l'égard des parents et/ou de l'État, difficultés de logement, freins à l'accès à l'emploi et au contrat à durée indéterminée sont des exemples parmi d'autres. Toutefois, derrière l'impression d'une génération homogène, les jeunes sont très loin d'être égaux devant les difficultés, qui se concentrent sur les peu ou pas diplômés.

Devenir adulte, un processus lent

Les parcours d'entrée dans la vie adulte se sont diversifiés. Ils sont marqués par la désynchronisation des « seuils » du passage à l'âge adulte : la fin des études ne signifie pas l'entrée sur le marché du travail (qui se stabilise autour de 28 ans), ni la mise en couple ou encore le départ du foyer familial. On aurait ainsi glissé d'un mode unique de passage à l'âge adulte à une diversité de modèles plus aléatoires, entrecroisant les rythmes et les étapes. Devenir adulte est devenu très subjectif, cela signifie à la fois se construire, être responsable, réussir à trouver une place, être autonome, devenir indépendant.



Détournement d'illustration de Tom Tierney par le « bricoleur graphique », Christopher Dombres.

L'enjeu majeur pendant la jeunesse est l'acquisition de nouveaux territoires moins contrôlés par les parents. On demande aujourd'hui aux jeunes de se construire eux-mêmes des repères, de devenir autonomes, tout en restant proches de leur famille d'origine. Les jeunes sont donc des acteurs, des sujets de leur histoire, même s'ils ne s'inscrivent pas encore dans certains rôles sociaux attendus (travailleur, conjoint ou parent).

Indépendance et autonomie

L'indépendance résidentielle des jeunes Français est relativement précoce par rapport à celle de leurs homologues européens, même si elle tend à être plus tardive qu'auparavant. Cette précocité relative s'explique largement par le droit ouvert dès 18 ans aux aides au logement. L'âge médian du départ du domicile familial (autour de 24 ans pour les hommes et de 23 ans pour les femmes) renvoie à un long et progressif accès à l'indépendance. Quand celui-ci se prolonge, il accentue le sentiment de déclassement social.

L'indépendance précoce est la norme valorisée par les parents comme par les jeunes. Par contre, les moyens de l'autofinancement arrivent assez tard dans les trajectoires de vie. Les jeunes Français connaissent donc, entre 18 et 30 ans, une période d'entre-deux dont la longueur est liée à de multiples causes : l'emploi ne leur permet pas de financer leur indépendance, les aides d'État sont plutôt faibles (la plupart sont accessibles à partir de 25 ans ou sous conditions particulières), les prêts bancaires et les logements sont difficiles à obtenir sans caution parentale...

La gestion personnelle du temps libre et des relations amicales ainsi que la prolongation de la scolarité, qui a contribué à retarder l'entrée sur le marché du travail (et donc l'accès à l'indépendance), expliquent la dissociation entre autonomie et indépendance. Celle-ci se définit à partir de catégories objectives : c'est un état dans lequel se trouve l'individu lorsqu'il dispose de ressources suffisantes pour gérer sa vie sans le soutien financier et matériel familial. Néanmoins, « être dépendant » ne signifie pas nécessairement ne pas être autonome, ni ne pas être adulte. Dans cette situation de tension vers l'indépendance, les jeunes sont donc particulièrement concernés par la recherche de solutions alternatives : cohabitation, colocation, mais également covoiturage, partage des ressources numériques, mutualisation/prêt/location au moins en partie d'outils, par exemple. Se met donc en place pour certains une sorte de réseau de « débrouille » locale sur le mode DIY (*do it yourself*), qui permet de tenir et de faire face à la situation de crise économique dans laquelle ils grandissent et qu'ils ne veulent plus subir. On voit un peu partout se mettre en place des associations locales, collectifs, *fab lab* et autres mouvements permettant à la fois de donner du sens à sa vie mais également de s'investir et de pouvoir observer ou bénéficier des résultats dans une temporalité courte.

Composer avec des injonctions contradictoires

Dans ce contexte, les jeunes doivent faire face à une série d'injonctions contradictoires : on attend d'eux qu'ils participent en tant que citoyens à vie de la société (participation électorale, engagement associatif, etc.), on les considère pénalement responsables de plus en plus tôt (voir l'évolution des lois concernant les mineurs), mais ils sont maintenus dans une situation de dépendance familiale. On demande aux jeunes de s'investir, mais avec une idée bien précise des domaines où ils doivent le faire. L'implication dans le numérique, loin des standards scolaires, leur est bien souvent reprochée. Ces contradictions contribuent à les maintenir dans une situation de dépendance, d'autant plus problématique pour ceux dont les liens familiaux se sont distendus. Difficulté supplémentaire, ces derniers, qui n'ont pas les ressources pour s'adapter et répondre aux injonctions sociales, sont bien souvent considérés comme responsables de leur échec.

Le vécu des jeunes et leur parcours sont ainsi le résultat de l'articulation entre leurs ressources sociales et leur capacité à s'adapter aux normes de la société. Ils sont tenus pour responsables de leurs choix individuels et doivent en assumer les conséquences, alors que ces choix résultent en grande partie d'un déterminisme social.

Yaëlle Amsellem-Mainguy, sociologue, chargée d'études et de recherche à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire, associée au CERLIS

QUI SONT LES JEUNES RURAUX ?

La situation des jeunes qui vivent à la campagne est peu connue, et n'échappe aux clichés. Issus majoritairement de milieux populaires, les jeunes ruraux sont très vite confrontés à un choix : partir ou rester.

Dans le sens commun et aussi dans la recherche, les jeunes ruraux sont encore souvent considérés comme des « paysans ». Mais en réalité, les effectifs agricoles ne représentent que 5,5 % de la population active dans les campagnes, et encore moins chez les jeunes. Si certains territoires ruraux sont à dominante agricole, d'autres, où se concentrent les difficultés sociales, sont à dominante industrielle. En effet, l'industrie reste importante dans ces territoires en comparaison de ce que l'on connaît en milieu urbain. Les jeunes ruraux deviennent surtout des ouvriers ou des employés. Ils travaillent beaucoup dans de petites structures, voire seuls, comme c'est le cas dans le secteur de l'aide à la personne, débouché important dans les territoires vieillissants.

Jeunes des villes, jeunes des champs

Un bon moyen de caractériser les jeunes ruraux est de les comparer avec leurs homologues des villes. Comme ils sont davantage issus des classes populaires, les ruraux ont tendance à avoir des enfants plus jeunes, à moins voyager, à limiter leurs activités culturelles à la pratique sportive ainsi qu'aux médias et musiques les plus diffusés. Enfin, ils s'engagent moins dans les études supérieures et croient moins en l'efficacité des diplômes. Pour comprendre cela, il faut avoir en tête que les ruraux ont dans leur entourage peu d'enfants des classes sociales supérieures qui, en ville, légitiment les études supérieures. De plus, ils n'ont pas d'université à côté de chez eux. Partir faire des études est donc synonyme de séparation d'avec la famille et de rupture progressive avec leur bande de copains.



Jeunes se baignant dans le canal de la Somme.
Photographie de la série *Je suis d'ici* de Bertrand Meunier, 2010

« Ceux qui restent »

On constate des inégalités fortes entre « ceux qui restent » au bourg ou au village. Certains trouvent un premier travail grâce aux recommandations d'un ami des parents ou d'un copain du club de football par exemple. Intégrés, reconnus par leurs pairs (avec du capital d'autochtonie), ils accèdent à la propriété très tôt et sont stabilisés sur les marchés professionnel et matrimonial. Ils valorisent le fait de vivre à la campagne, alors que les jeunes sans emploi ou précaires critiquent un « coin paumé » et se disent souvent « grillés » parce qu'ils n'ont pas les ressources sociales pour partir et sont « mal vus » pour être embauchés.

Benoît Coquard, sociologue

SORTIS DE LA ZEP

Marie-Amélie, Hélène, Nezha, Nicolas et Barbara ont entre 20 et 30 ans. Il et elles sont en train de construire leur avenir, avec une détermination communicative.

Témoignages recueillis par la Zone d'expression prioritaire (ZEP), média web et participatif. Ils sont illustrés de photographies réalisées et commentées par Camille.

Le courage de tout quitter

C'est latent, ce genre d'envie. Ça émerge, doucement, par vagues. Et si on partait au bout du monde ? À chaque contrariété, ça revient. Mais bon, on est jeune. Et puis on est bien chez les parents. Et partir pour faire quoi ? Avec quel argent ? Sans les proches ? Jusqu'au jour où ça devient si pressant qu'on ne pense plus qu'à ça... Et on en parle à ses amis. À partir de là, impossible de faire marche arrière.

Premier contact, en larmes !

Le journalisme me passionne, l'Afrique du Sud m'attire, qu'à cela ne tienne, je pars au Cap dans une rédaction associative. Je fais les démarches après avoir fait des économies et la quête auprès de ma famille. Tout s'enchaîne très vite. Le temps de fanfaronner et pouf, on se retrouve de l'autre côté de la vitre à l'aéroport. Quelle angoisse !

Les seize heures d'avion passent. Plus le temps file, plus je me rends compte de la radicalité de mon choix. Et j'arrive en Afrique du Sud. On me parle, je ne comprends rien. La panique totale. Arrivée dans ma famille d'accueil, je craque, littéralement. Je pleure toutes les larmes de mon corps en me demandant ce que je fais là. Pam, la femme avec qui je vais partager ces trois longs mois me regarde, un peu éberluée. Elle tente de m'apaiser mais on ne se comprend pas. Les larmes sont universelles, mais avouez qu'il y a mieux comme premier contact !

Ivre de ce voyage...

Je me suis reprise et j'ai tout recommencé de zéro au Cap. J'ai eu la chance inouïe de vivre pendant trois merveilleux mois des découvertes à n'en plus finir. J'ai vu Desmond Tutu de mes propres yeux, j'ai grimpé Table Mountain, j'ai vu le soleil se coucher à la pointe de la pointe du continent africain, je me suis liée à une famille vivant à l'autre bout du continent, j'ai été sur les traces de Nelson Mandela, je suis allée dans les geôles d'un pays qui se reconstruit, je me suis fait violence dans le plus



« Au stade de la résidence où j'habite. Ce fauteuil n'avait strictement rien à faire ici ! Pour moi, il symbolise l'inaccessibilité des études " prestigieuses " pour certains jeunes. »

grand township du Cap et j'ai foulé le sol de mes héros : João Silva, Greg Marinovich, Ken Oosterbroek et Kevin Carter. Quatre journalistes sud-africains qui officiaient dans les townships durant la période post-apartheid. Tout est passé si vite et plus d'un an après, je ne réalise pas encore ce que j'ai vécu là-bas. Alors non, je n'ai pas grandi, je n'ai pas mûri et je n'ai pas changé, mais je suis encore ivre de ce voyage et du courage que j'ai eu de tout quitter.

Marie-Amélie, 23 ans, étudiante en master de communication, Paris

Tout étudiant ne mérite-t-il pas une bourse ?

Je suis boursière. Échelon 2: pas de frais d'inscription à payer et 249 euros par mois. Je vis chez mes parents. Grâce cette bourse, je peux couvrir mes besoins (livres, fournitures...) sans solliciter leur aide ni être contrainte de travailler.

Mon amie Marie n'a pas de bourse, car ses deux parents travaillent et gagnent des salaires plutôt raisonnables. Ils la laissent se débrouiller. Pour payer son loyer et subvenir à ses besoins, elle doit travailler en parallèle de ses études. Après les cours, elle va au McDo de 19 h à minuit. Ceci dure depuis trois ans et durera jusqu'à la fin de ses études.

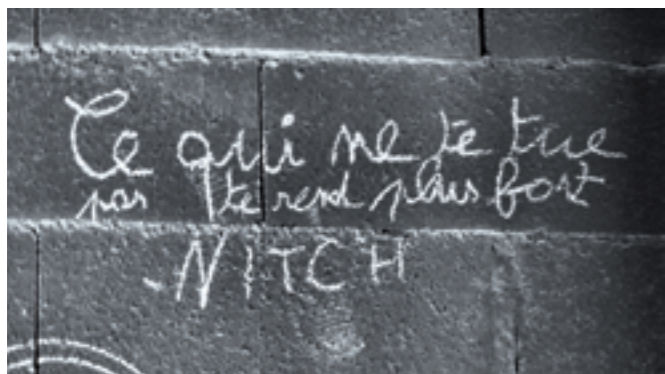
J'ai rencontré dans un train un jeune homme de 22 ans, ambitieux et motivé pour faire des études. Il n'a pas droit à une bourse. Ses parents refusent de l'aider. N'ayant pas trouvé de boulot pour pouvoir financer ses études, il les a abandonnées. Aujourd'hui, il travaille et vit en colocation. Il espère néanmoins pouvoir reprendre ses études de commerce.

Dernier exemple. Jonathan, un ami, est boursier et vit chez ses parents. Touchant une belle somme chaque mois, il n'hésite pas à se faire plaisir: sorties, ciné, soirées, les dernières paires d'Adidas, iPad et iPhone...

Qui mérite la bourse? Moi, Marie, le jeune homme du train ou Jonathan?

À mon avis, la solution idéale, déjà mise en place dans certains pays européens et en projet dans d'autres, est le revenu de base inconditionnel, ou revenu universel. Il se définit tout simplement comme un revenu versé par la société à tous ses membres, sur une base individuelle, sans conditions de ressources, ni exigence de contrepartie. Pour les pauvres comme les riches. Il ne s'agit pas d'une logique compensatrice de revenu mais plutôt d'une logique émancipatrice de l'individu. Les pays ayant adopté le revenu universel s'en réjouissent, à quand notre tour?

Nezha, 24 ans, étudiante en master 1 de droit, Toulouse



« L'orthographe de Nietzsche m'a fait sourire... mais cette citation correspond bien au statut des étudiants. »

« Marseille, La Friche Belle de Mai. Au bout, c'est la fin des études, le début d'une vie plus stable avec un emploi à la clef. Mais il reste encore un peu de chemin à parcourir... »



Moi, Wargirl en France

Un(e) *War*, c'est un(e) étranger(e) au front sur un territoire donné, qui se bat pour sa survie au quotidien. C'est ainsi que chaque étudiant étranger s'identifie.

Dès mon arrivée en France, je suis entrée dans la réalité de la vie étudiante: stress, études et pression. J'ai entrepris des démarches pour trouver un boulot étudiant. Là, j'ai réalisé que la réponse des recruteurs dépend pas mal de l'idée que l'on se fait de tes origines. Pour une raison qu'on ne saurait expliquer, ceux-ci se voient très mal confier la responsabilité de la caisse, de la supervision ou des rayons aux « djobeurs » africains dans des supermarchés ou des boutiques. Ils préfèrent recruter des tiers, même si le *Warboy* ou la *Wargirl* fait preuve d'une motivation surnaturelle.

Redevable envers toute la famille

Le devoir absolu des *Warpeople* est de se battre pour trouver un taf. S'ils réussissent à se voir délivrer le visa d'études, ils savent qu'ils vont au front pour chercher leur avenir, et qu'ils sont de ce fait redevables envers toute la famille qui s'est la plupart du temps endettée pour payer les frais de voyage.

Tout ceci n'est pas à voir comme un point faible, mais au contraire comme une expérience qui forge l'endurance d'un(e) *War*. Une chose est sûre, c'est que c'est mieux qu'au bled. Les *Warpeople* trouvent souvent des tafs dans des domaines laborieux comme la plongée, la manutention, etc. Ainsi je tire mon chapeau à tous les *Warpeople* de France qui parviennent à rester debout, même touchés par les coups de la vie.

Barbara, 23 ans, volontaire en service civique, Lyon

Mon dernier rendez-vous au Centre d'Information et d'Orientation

Un mercredi à 18 h 30. Ce jour-là, je rentre dans le bureau de la conseillère d'orientation, impatiente de discuter de mon avenir et de trouver une suite à ma première année de master Management et gestion en alternance. Quand elle ouvre la porte et que j'aperçois son bureau, je suis un peu surprise: tout est rangé, son ordinateur éteint, comme si elle avait terminé sa journée, prête à expédier son dernier rendez-vous.

Le combat commence

Je me lance pour exposer ma demande, la conseillère me coupe et souhaite que je lui expose d'abord ce que j'ai fait comme études à ce jour. Je m'exécute. Aussitôt, elle remet en question mon parcours et la validité du diplôme que je prépare. Le combat commence. Mon école m'aurait-elle donné de fausses informations? Un doute s'installe, mais je tente de mieux me faire comprendre pour défendre mon statut. La discussion tourne en rond. Ni elle ni moi n'avons l'intention de céder. Je décide d'y mettre un terme: « J'ai bien entendu ce que vous pensez. Maintenant, pourrions-nous envisager que mon master soit valable, et que vous m'informiez sur ce que je peux faire à la sortie de cette année? »

Comme je le ferais pour ma liste au père Noël, je lui donne mes critères de recherche: un master 2 en alternance, pour lequel j'envisage trois spécialités, et n'importe où en France car je suis mobile. Mais ce n'est pas si simple: elle m'explique que mes critères sont trop vagues, qu'il y a des tonnes de formations qui peuvent y correspondre, qu'il n'y a que moi qui puisse trouver en cherchant sur Internet... J'insiste.

Le logiciel magique qui sait tout sur les cursus

Eh oui, il va falloir rallumer l'ordinateur. Elle se connecte au super logiciel magique des CIO qui sait tout sur tous les cursus, elle commence par la demande de formation en communication interne et me montre les 2 000 résultats qui sortent. À ce moment, elle pense avoir eu raison de moi, mais je n'ai pas fini. Je veux des réponses, je veux des adresses, je ne partirai pas sans rien. Alors je lui demande s'il est possible de ne sélectionner que les cursus en alternance. La magie se produit et les 2 000 résultats se transforment en une liste de deux ou trois pages. Finalement, j'ai eu ce que je voulais, ma formation est bien un diplôme universitaire certifié, et je suis fière de m'être battue. Mais à 17 ans, qu'aurais-je fait?

Hélène, 26 ans, volontaire en service civique, Toulouse



« Marseille, Le Panier. Pour moi, c'est la capacité à dépasser ses peurs pour atteindre ses objectifs, coûte que coûte. »

Mon plan de carrière

Il y a deux ans, mon collègue revient d'un rendez-vous le regard vide. Il m'explique que notre plus gros client vient de décider de ne pas renouveler notre contrat. Nous étions photographes, nous ne travaillions déjà pas toute l'année. Pour moi, cela ne signifiait qu'une chose: j'allais devoir trouver un emploi à côté, ou même devoir changer complètement de profession.

Retour à la casse Départ

J'ai pris un boulot alimentaire afin de me laisser le temps de réfléchir. Ma situation ressemblait exactement à celle dans laquelle je m'étais trouvé à la fin de mes études: obligé de travailler, pas de diplômes, pas de plan de carrière, pas d'opportunités claires. Je me suis posé les mêmes questions qu'à l'époque: qu'est-ce que j'aime faire dans la vie? Quelles sont mes passions? Quels sont les métiers qui me permettraient d'en vivre? Rien de tout ça n'avait changé avec le temps. J'étais toujours passionné par la technologie, la technique, et attiré par l'Art.

Toujours rester curieux

Un jour, je me suis rappelé l'existence de la programmation, un domaine qui m'avait toujours intéressé, mais qui, à l'époque, me semblait inaccessible. Soit les écoles n'étaient pas intéressées par mon profil, soit elles étaient hors de prix, quand ce n'était pas les deux. En cherchant, j'ai trouvé des établissements qui donnaient une chance aux personnes dans ma situation. Me voilà donc lancé dans une nouvelle aventure, dans un domaine qui m'est encore inconnu, mais riche de connaissances et de compétences à maîtriser. Toujours rester curieux, toujours avoir envie d'apprendre, voilà comment je vois mon plan de carrière.

Nicolas, 27 ans, en formation, Paris

À lire :

D'autres témoignages sur www.la-zep.fr/

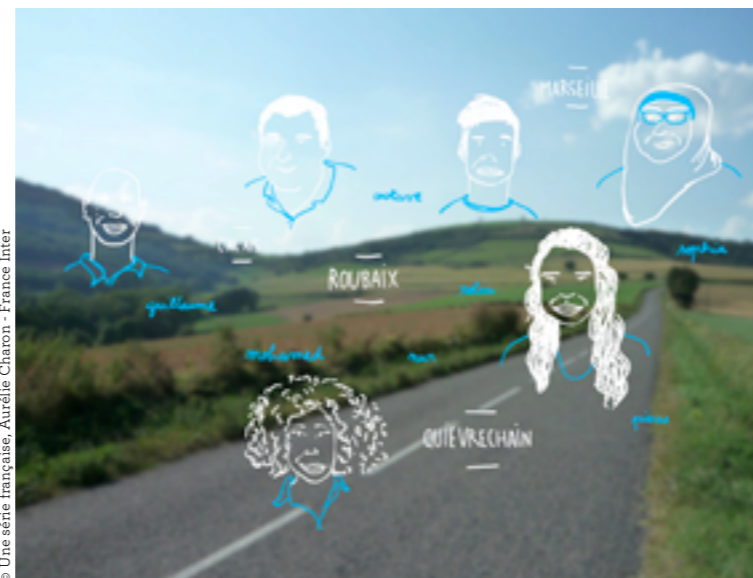
ELLE COURT, ELLE COURT, LA JEUNESSE!

Depuis cinq ans, tous les étés, **Aurélié Charon** réalise, pour France Inter, des séries documentaires sur la jeunesse dans le monde. En 2015, après l'Europe, le Maghreb et le Moyen-Orient, « Une série française » a sondé l'imaginaire et le quotidien de la jeunesse française. La journaliste a rencontré des jeunes plus engagés et plus politisés qu'on ne les imagine.

Ils m'ont dit : « mais pourquoi on aurait confiance en toi ? ». Ils étaient fatigués qu'on parle à leur place. « Comment être sûrs qu'on ne va pas nous ranger dans une case, nous définir en trois mots ? », semblaient-ils dire. De Marseille à Calais, de Nantes à Clermont-Ferrand, il y a dans les vies le contraire de la fatalité, l'action. Ça ne fait pas de bruit, et pourtant les jeunes Français se disent « révolutionnaires » encore, avec l'envie d'être à la hauteur de leur idée à eux de la France : multiple. En les rencontrant, j'ai eu la sensation de les retrouver, comme si dans notre pays on se perdait de vue, on ne se regardait plus. Chacun dans son quartier, son village, son périmètre, les milieux ne se croisent pas. Mohamed, 24 ans, pion dans le centre de Marseille, me disait : « Il n'y a plus de Blancs au collège, ils sont tous partis. Dans le quartier, ils ne dépassent pas une centaine ». J'ai senti l'urgence de décloisonner les espaces, de faire circuler la parole, de ne pas se replier.

Faire sa place

Amir a 25 ans, il vit à Paris mais a grandi à Gaza : « J'aime l'Égypte, les Égyptiens sont passionnés par l'avenir. Ici, la jeunesse pense qu'elle n'a pas de rôle à jouer. En France quand on est vieux, on est plus beau, plus riche, alors tu te dis : il va falloir travailler 40 ans pour en arriver là ! ». Certains ont décidé d'y aller. Pierre est un gamin des corons, grandi à Quiévrechain à la frontière belge. « Le maire était là depuis 37 ans. C'était géré d'une main de fer », raconte-t-il. Il s'est présenté. À 23 ans, il a été élu à plus de 60 %, il se dit centre-droit. Octave, lui, a grandi à Hénil-Beaumont et a observé la montée du Front National : « Ici, on est un bastion socialiste, un berceau ouvrier. Mais le Front National a su parler aux jeunes, en les faisant entrer dans le parti. C'est plus efficace que n'importe quel discours de François Hollande à la jeunesse ».



« De Marseille à Calais, de Nantes à Clermont-Ferrand, il y a dans les vies le contraire de la fatalité, l'action. »

Retrouver du collectif

Tous ont peur du chacun pour soi. Nour a 23 ans, elle vit à Marseille : « La révolution en Tunisie m'a fait comprendre qu'on peut être maître de son destin. En France, on se repose trop sur nos acquis. Pour la loi sur le renseignement, les gens disent " je m'en fous, je n'ai rien à cacher ". Mais c'est comme dire " la liberté d'expression je m'en fiche, je n'ai rien à dire ! " On devrait se réveiller un peu. » Beaucoup se réveillent, rêvent d'une VI^e République, s'inspirent des nouveaux mouvements citoyens en Grèce ou en Espagne. Pour eux, les politiciens sont des fantômes du monde d'hier. Les jeunes Français sont déjà dans le monde de demain, investis dans des groupes d'actions civiques, collectives et créatives ; il va falloir courir pour les rattraper.



Fin du dossier

écrire l'exil

DISPLACED OBJECTS

En mai 1922, la poétesse Marina Tsvetaïeva quitte Moscou pour Berlin, décrivant soigneusement les objets qu'elle emporte dans son exil. En 1939, de Paris à Moscou, elle consigne les objets qu'elle rapporte. Ce ne sont pas tout à fait les mêmes mais, comme elle, ils sont en et de l'exil.

En quoi les objets transportés par Marina Tsvetaïeva sont-ils semblables à ceux trouvés sur les plages de Lampedusa, ou conservés par les migrants dans les campements de Calais ou des Balkans ? Par quelles voies, les objets incorporent-ils une condition ou un héritage de l'exil ? Que savons-nous de leur importance, souvent vitale ? De leur manière de porter trace ? De leurs métamorphoses rapides en objets de musée, d'art ou de littérature ?

L'objectif des *Displaced Objects*, qui paraphrasent la désignation de *Displaced Persons* (DP), est de collecter de courts textes rendant compte d'objets singularisés par une expérience de l'exil ancienne ou contemporaine, intime ou publique, afin de restituer une dignité au vécu de tous les exilés.

Publiés initialement sur le site displacedobjects.com, les textes présentés dans les pages suivantes ont été remaniés pour *de ligne en ligne*. Nous remercions tous les auteurs de leurs aimables autorisations.

Alexandra Galitzine-Loumpet,
coordinatrice du projet *Displaced Objects*

Langages d'exil
Soirée en partenariat avec
Non-lieux de l'exil et le cycle
Migrations de l'INALCO
Lundi 6 juin
19 h – Petite Salle



Participez à *Displaced Objects* !

Le principe est simple et ouvert à tous : choisir un objet et rédiger un texte de une à trois pages maximum. Le projet se déploiera durant toute l'année 2016. Les textes seront placés sur le site displacedobjects.com. Ils doivent être envoyés à l'adresse suivante : displacedobjects@free.fr

Displaced Objects

est un projet du programme
Non-lieux de l'exil.
<http://nle.hypotheses.org>



suite

LA PELUCHE

Il suffit de regarder la physionomie de ce singe pour savoir qu'il n'est pas un jouet ordinaire, un joyeux clown de cirque. La sagesse et une triste résignation émanant de son visage ne m'attiraient pas quand, enfant, je rendais visite à mes grands-parents.

Pourtant il s'agit d'un héros qui a sauvé ma famille. On a caché dans ses entrailles les diamants de ma grand-mère lorsqu'elle a quitté en panique, avec son mari et deux fils, Oczeretna – un village en Ukraine. C'était en octobre 1917 – la révolution bolchevique venait d'éclater.

Protégé dans les bras du petit Olgierd, le singe est arrivé à Varsovie où il a permis l'installation des évadés.

Le garçonnet a gardé sa mascotte... Pendant la Seconde Guerre mondiale, Olgierd, désormais adulte, s'est retrouvé dans un camp de travail en Bavière. Comme il était déjà un chercheur doué, parlant couramment leur langue, les Allemands l'ont intégré à un laboratoire. En 1945, il n'est pas rentré en Pologne. Dans une lettre, il informait ses parents avoir gagné un concours lui assurant une bourse de trois ans aux États-Unis. Il envisageait alors de revenir plus tard à Varsovie pour y fonder une école moderne de chimie, y emmener une femme aimée qui « serait heureuse d'être leur belle-fille ». Sa lettre a été précédée par un télégramme faisant part de sa mort par empoisonnement.

C'était l'époque du rideau de fer, une enquête concernant les conditions de la mort de mon jeune oncle n'était pas possible, la présence de ses proches aux obsèques, exclue. Brusquement, le singe a changé de statut. Il est devenu le témoin sacré de la courte existence de son propriétaire.

Après des années, le singe a retrouvé une compagnie en la personne de Witold, mon père. Il égayait sa solitude de retraité, redevenant un objet d'intérêt pour les rares visiteurs. À la disparition de Witold, la peluche héroïque s'est trouvée contrainte à une nouvelle émigration, cette fois-ci vers Paris. Le singe a quitté la Pologne dans mon sac, clandestinement, sans papiers. La loi interdisait de sortir sans autorisation des objets produits avant 1945.

Même à Paris, le singe n'a pas trouvé la paix. Une amie anglaise a essayé de me persuader de le vendre à un prix faramineux. Vainement. Une autre attaque est venue d'un biologiste intéressé par son ADN... Rempli d'un foin issu des terres fertiles d'Ukraine, antérieur à la catastrophe agricole provoquée par Staline, le



© Elżbieta Neyman

singe risquait ainsi d'être, encore une fois, éventré.

Le singe et moi, nous sommes les derniers descendants de la famille. Nous nous préparons au retour à Varsovie. Et par mon testament, il sera légué au musée de l'Émigration à Gdynia, où enfin il sera tranquille.

COMPLÉMENT :

Bouleversé par cette histoire, un lecteur a entrepris des recherches. Il a commencé par l'examen du corps de l'animal. Une boucle d'oreille invisible a attiré son attention.

Ce singe appartient à l'aristocratie des jouets en tissu. Il a vu le jour à Giengen an der Brenz, en Allemagne, dans la première et la plus renommée des fabriques de peluches du monde. La fondatrice, M. Steiff, a décidé de protéger sa marque en accrochant une étiquette en tissu à l'oreille de chaque peluche... Ainsi ai-je appris que la vie nomade du brave singe avait déjà commencé quand, transporté de son lieu de naissance au magasin de Kiev, il fut choisi par mes grands-parents.

Elżbieta Neyman



© Kidi Bebey

LES BÂTONS DE MANIOC

Mes parents ont vécu plus des deux tiers de leur vie à distance de leur Cameroun natal. Chaque fois que je cherche à trouver un mot susceptible de résumer leur statut en France, les termes communément en usage comme « émigrés », « immigrés », « exilés », « travailleurs étrangers », « expatriés » me paraissent tous, pour des raisons diverses, inappropriés. Quel terme employer pour des gens nés en Afrique au début des années 1930, qui ont quitté leur pays comme boursiers pour aller étudier en France, qui ont fait couple, ont ensuite fait famille et ont, au bout du compte, passé la majeure partie de leur existence hors de l'espace qui les avait vus naître ? Je dirais d'eux, faute de mieux, qu'ils étaient « éloignés », comme peut s'éloigner puis disparaître au loin un paquebot, derrière la ligne d'horizon maritime.

Née et scolarisée en France, j'ai reçu par transitivité cet ailleurs éloigné. Et alors que j'aurais pu le laisser s'effacer derrière la ligne d'horizon des frontières françaises, j'ai au contraire prolongé à ma manière cet héritage en entretenant, restaurant et chérissant bien souvent l'idée de ma terre d'origine, en l'élargissant même à un territoire africain plus vaste que le seul Cameroun, en faisant de « l'Afrique » tour à tour un objet d'étude, un espace

de travail et de voyages. Une part d'intimité indicible se mêle à cette (ré)appropriation culturelle. Je n'en connais pas le dosage exact, mais il m'arrive de la sentir tout particulièrement affleurer lorsque j'ai le sentiment qu'on la bouscule.

Mon père avait beau prétendre en détester l'odeur comme le goût, il savait bien – comme son épouse et comme nous, ses enfants qui en raffolions – que les *miondo* de notre table dominicale signifiaient à eux seuls le Cameroun : ces bâtons de manioc nous rapprochaient du *mboa* (la maison, le pays). Dans les années 1990, je suis littéralement tombée à la renverse en découvrant des *ngata'a miondo* sur les présentoirs d'un magasin Nature & Découvertes. Ils n'étaient pas mis en vente, mais disposés là en guise de décoration. J'ai ainsi « découvert » des *miondo*-objets mis en valeur pour la beauté et l'étrangeté de leur forme. Ils étaient totalement sortis de leur contexte et en quelque sorte neutralisés dans leur usage gastronomique car asséchés et désodorisés. Cet usage m'a déçue, mais j'ai fini par apprécier l'originalité du regard étranger qui avait transformé ces bâtons de manioc en objets de valeur, puisque d'exposition.

Dans les années 2000, j'ai une nouvelle fois vu des bâtons de manioc présentés dans l'un de ces modestes petits commerces que l'on trouve au terminus de certaines lignes de métro. L'étiquette indiquait une dénomination en français ainsi qu'en caractères supposément chinois. J'ai alors déchiffré, éberluée, « Mignonnes d'or », découvrant là une version franco-sinisée des *miondo*. Je précise qu'en langue douala, on prononce *miondo* avec un double o ouvert, exactement comme celui de « mignonne ». C'est ainsi que les *miondo* de mon enfance s'étaient mondialisés. J'ai eu alors la désagréable impression d'une dépossession. Mais comment pouvais-je me sentir dépossédée d'un plat que je n'avais pas inventé, que je ne sais pas préparer et qui, au fond, ne m'appartient pas ?

Parce que les *miondo* « appartiennent » à un peuple qui m'importe : les labéliser Mignonnes d'or en fait un butin de la guerre commerciale que se livrent aujourd'hui les États du monde. Pour moi, les *miondo* sont doualas comme le canard laqué est chinois ou la pizza italienne, et la guerre aura été perdue si, au passage, personne ne sait plus qu'un peuple bantou d'Afrique équatoriale a été l'inventeur du bâton de manioc. C'est cela qui, au fond, m'a serré le cœur. Car quel État (camerounais) va prendre la peine de défendre cette création culturelle afin qu'elle soit reconnue et trouve sa place parmi ce que l'Unesco appelle le patrimoine immatériel de l'humanité ?

Kidi Bebey

LE BOIS DES ÉPAVES

À Lampedusa, île épicerie des tragédies migrantes en Méditerranée, la mer rejette à la côte des rebuts matériels et des rebuts humains qui y poursuivent un dialogue englouti.

Sur l'île, les morts sont déposés et triés dans un local de médecine légale; les survivants sont rassemblés et triés dans un centre dit d'accueil; les objets perdus et les barques naufragées sont stockés sur un terrain vague, que l'usage a fini par nommer « le cimetière des bateaux ». Les îliens vivent, dans un grand désarroi, ces drames de la migration depuis plusieurs décennies.

Un menuisier de l'île a commencé un jour à ramasser les planches des barques abandonnées pour en faire de petites croix de bois: « J'ai eu l'idée d'utiliser le bois des épaves de la décharge pour tailler une croix comme symbole de ce qu'on ne voulait pas faire voir ». Lors de la visite apostolique du pape François sur l'île, en juillet 2013, le même menuisier a taillé les objets du culte, dont une croix pastorale faite du bois des épaves. Cette symbolique de la croix, au-delà de sa signification religieuse, porte ici le sens universel de la souffrance de tous: pour l'artisan, elle symbolise la vie et parle de renaissance.

Le bois des épaves sert aussi une forme de protestation civile qui s'efforce de conserver les traces des migrants passés par l'île, disparus ou survivants. Le collectif militant Askavusa (pieds-nus, en dialecte sicilien) a créé Porto M, un lieu d'exposition informel des objets de migrants retrouvés au fil des années sur les côtes de l'île: des gourdes, des sachets de thé, des chaussures, des gilets de sauvetage, des corans et des bibles, des cassettes de musique, des lettres et des photos, etc. Ces objets parlent de vies perdues et portent la mémoire de ceux qui ont tenté le passage. La façade de ce lieu a été comme transformée symboliquement en barque, grâce aux planches multicolores des épaves qui la recouvrent.

Dans les efforts de ces veilleurs de mémoire, les migrants sont absents, disparus en mer ou errants sur les routes européennes. Quelque chose s'est passé cependant, à l'autre bout de l'Europe, qui a transfiguré le bois des épaves en objet de vie et ainsi bouclé une boucle symbolique.



Le cimetière des bateaux à Lampedusa

© Paolo Cuttitta

À Berlin en 2013, cinq jeunes réfugiés d'origine africaine, débarqués à Lampedusa en 2011, ont croisé la route d'un jeune architecte allemand: dans le centre artistique Schlesische 27, où sont accueillis des sans-abris, celui-ci devait les aider à fabriquer des meubles pour la pièce qui leur était allouée. Comprenant que le plus important pour eux allait être de trouver un travail et de commencer une intégration sociale, lui et une de ses collègues ont entrepris avec eux de créer une entreprise solidaire de formation professionnelle et de fabrication de meubles, *Refugees Company for Crafts and Design*, appelée aussi Cucula (en langue haoussa: faire ensemble, prendre soin les uns des autres).

Dans une série limitée de chaises, considérées comme des « ambassadrices » de l'histoire de ces migrants, sont intégrés des morceaux de bois provenant des épaves de Lampedusa. L'un des cinq apprentis menuisiers le dit ainsi: « Cette chaise raconte mon histoire. Comme moi, ce bois est passé par Lampedusa. Ce bois provient des épaves échouées sur l'île de Lampedusa. Et c'est mon histoire ».

Évelyne Ritaine

LES TIGES DE FER

15 octobre 2007, Calais.

Près de la Cabina où les repas sont distribués à midi, le terrain ressemble à un champ de mines. Il témoigne de ce que le monde dans son entier sait déjà: un terrain de vieux goudron, traversé par des rails de fer qui se perdent dans les herbes folles, le sol jonché de clous, comme un tapis de fakir; des vêtements qui traînent, et s'empilent et s'entassent et pourrissent; une rigole d'eau saumâtre dans un contrefort de béton, près de l'unique point d'eau, et dans laquelle croupissent de vieilles chaussures, cannettes de bières, vieux rasoirs, brosses à dents, tubes de dentifrice, cadavres de rats, restes de repas que se disputent incessamment les mouettes, avec des cris de damnées.

Le soleil brille, le ciel est bleu, bleu-non fuyant. Ce ciel procurerait un sentiment de quiétude s'il n'y avait une masse sombre, le beffroi de la mairie de Calais. Et sous l'autorité de cette figure, à la périphérie des regards, des foyers partout. Des feux.

Il fait froid. J'imagine que, naturellement, ces foyers sont là pour dispenser un minimum de chaleur. Je m'approche doucement car beaucoup des personnes présentes viennent d'arriver. Nous ne nous connaissons pas, et la caméra, que je porte serrée contre moi, attire des regards de méfiance, des regards anxieux. Ma présence est tolérée cependant et on ne me demande pas de partir. Parmi les personnes nouvelles, d'autres présentes depuis bien plus longtemps me reconnaissent, et me saluent amicalement. Je peux rester là, partager un peu de cette chaleur bienvenue. Très vite, dans les feux, je vois des sortes de tiges de fer. Plusieurs tiges de fer, chacune composée de deux autres tiges de fer entrelacées, tressées, et longues d'environ vingt centimètres. L'extrémité de ces tiges est plongée dans les braises. De temps à autre, à tour de rôle, une des personnes présentes plonge un peu plus profondément une des barres de fer dans les foyers; une autre encore la retire prestement de son fourreau de braise comme si elle vérifiait quelque chose. À l'extrémité de ces tiges, un clou, une vis, un morceau de métal sont solidement ficelés, brûlants, chauffés à blanc... et le rouge du métal s'allie alors au blanc de quelques nuages, pauvrement accrochés sur un fond bleu.



Image extraite du film *Qu'ils reposent en révolte*, 2010

© Sylvain George

Et puis, se passant tour à tour ces instruments, je vois les personnes autour de moi, glisser à petits coups rapides, à intervalles réguliers, leurs doigts sur le fer, sur les vis. Je vois les striures de la vis apparaître peu à peu sur les doigts, marquer les doigts, tatouer les doigts de petites rainures blanches, horizontales ou verticales. À cet endroit, la peau, autrefois couleur de cuivre, devient soudainement plus claire et montre une multitude de codes-barres sur la surface des doigts, la paume de la main. Une odeur de chair brûlée monte en colonne. De temps à autre, le geste devient plus rapide, vif, brusque, afin d'arracher à la douleur le doigt resté trop longtemps sur le fer. La morsure est alors plus profonde, de la peau reste parfois collée...

Le système Eurodac en Europe est un fichier qui recense les empreintes digitales de l'ensemble des migrants. À celui dont les empreintes ont été prises dans tel ou tel pays de l'Union européenne, il ne sera alors plus possible d'aller nulle part ailleurs. Il ne lui sera plus possible de demander l'asile dans un pays de l'Union, autre que celui où les empreintes ont été prises. Se brûler les empreintes digitales, opération à renouveler tous les trois jours, devient une des tâches quotidiennes à accomplir pour celui qui veut gagner l'Angleterre.

Sylvain George

lire, écouter, voir

LE BEAT HOTEL: COUPEZ LES LIGNES-MOTS!



William S. Burroughs au Beat Hotel dessiné par l'artiste écossais Elliot Rudie

Précurseurs des mouvements hippie, punk et techno, les artistes de la Beat Generation ont produit leurs œuvres les plus radicales dans un mythique et miteux hôtel parisien.

Paris, Académie française, avril 1974. Interviewé pour l'émission « Ouvrez les guillemets » de Bernard Pivot, William S. Burroughs nasille dans un français aussi haché que ses célèbres *cut-ups*: « j'étais ici 1959 et je n'avais rien de spécial à dire en ce temps, maintenant non plus. Rien n'est historique ».

En ce milieu des années 1970 imbibées de contre-culture, cette séquence résume bien l'état d'esprit du cercle d'amis formé par Allen Ginsberg, Jack Kerouac, William S. Burroughs, Gregory Corso, Peter Orlovsky, Brion Gysin, Neal Cassady et bien d'autres. Étiquetés « écrivains Beat Generation » par les médias, suite au succès mondial du poème *Howl* de Ginsberg (1956), du roman *Sur la route* (1957) de Kerouac et du cauchemardesque *Festin nu* de Burroughs (1959), ils ne revendiquent rien, si ce n'est la liberté de jouir sans entrave.

Hôtel de classe 13

Vingt ans plus tôt, nombre d'entre eux ont entamé une longue quête de dérèglement moral, mystique et linguistique en Europe, au Maroc et en Inde, en réaction au consumérisme et au puritanisme de la société états-unienne. Burroughs fuit notamment les Amériques après avoir tué sa femme au Mexique en jouant à Guillaume Tell avec elle. Tous goûtent à l'ivresse du voyage, des drogues et de sexualités indéfinissables mais paradoxalement pétrées de misogynie.

De 1958 à 1963, un hôtel sans nom devient leur port d'attache et laboratoire artistique. Situé au 9 rue Gît-le-Cœur dans le sixième arrondissement de Paris, c'est un établissement insalubre de classe 13, la plus basse. Il est peuplé d'expatriés sans le sou, tels le poète sud-africain Sinclair Beiles et le photographe Harold Chapman. Paris est alors davantage préoccupé par les attentats liés à la guerre d'Algérie que par les petits dealers et la bohème du Quartier latin. L'existentialisme et le jazz y font fureur. Les Beats ont lu Proust, Rimbaud, Baudelaire et les Surréalistes. Ils vénèrent *Voyage au bout de la nuit* de Céline, qu'ils rencontrent.

Mots d'aujourd'hui pour libération d'hier

La critique a longtemps présenté la Beat Generation comme un mouvement d'écrivains. Ses membres sont pourtant souvent des artistes multimédias, même si ce terme n'existait pas à l'époque. Ils sont de véritables DJs du mot, de l'image et du son, vingt ans avant le sampling hip-hop et techno.

À Paris, ils intensifient les expérimentations collectives commencées à Tanger. En 1957, Kerouac et Ginsberg y visitent Burroughs pour organiser les bribes de textes que celui-ci tape à la machine. Chacun a sa vision du langage. Pour Ginsberg, la poésie est un acte d'amour à déclamer d'un long et unique souffle. Pour Kerouac, l'inspiration spontanée est un don divin qu'il serait sacrilège de modifier: en témoignent les 37 mètres du rouleau manuscrit de *Sur la route*. Pour Burroughs, le langage est un virus à exterminer, tout comme les autres formes de contrôle: l'État, la drogue, l'amour...



Séance musicale au Beat Hotel, tenu par Mme Rachou (derrière le comptoir), photographiée par Harold Chapman

Images extraites de *Beat Hotel* (2011), film documentaire d'Alan Governar qui retrace l'effervescence créatrice des artistes de la Beat Generation, à Paris entre 1957 et 1963.

Expérimentations de groupes

C'est au Beat Hotel que Ginsberg écrit des textes majeurs, tels *Tante Rose*, *Au tombeau d'Apollinaire* et *Kaddish*. Gregory Corso y compose son recueil de poèmes *Le Joyeux Anniversaire de la mort*. Burroughs et Ginsberg y achèvent l'articulation des textes de Tanger. Sur le conseil de Kerouac, qui ne les a pas suivis à Paris, le livre est publié sous le titre *Le Festin nu* chez Olympia Press. Cet éditeur du Quartier latin publie des auteurs censurés aux États-Unis et au Royaume-Uni - Wilde, Nabokov, Miller, mais aussi Sade et Beckett.

La radicalité de Burroughs se nourrit de l'imagination des pensionnaires et d'artistes locaux, tels Jean-Jacques Lebel, Henri Chopin et Bernard Heidsieck. Burroughs applique à l'écriture les techniques du peintre Brion Gysin pour repousser les limites de la page imprimée. Le *cut-up* découpe puis assemble des bandes de textes différents pour obtenir un texte inédit. Burroughs compose la trilogie *Nova* - sorte de mythologie de guerre galactique, de foutre et de mort - en télescopant extraits de journaux, textes pornographiques et ésotériques, poèmes de Rimbaud, nouvelles de science-fiction et éléments du *Festin nu*. *L'Œuvre croisée* achève d'atomiser le mot et la notion d'auteur: Burroughs et Gysin, assistés du mathématicien Ian Sommerville, de Ginsberg et Sinclair Beiles, mélangent *cut-ups* de textes, photos, peintures et séries de chiffres. Ils y pratiquent aussi le *fold-in* (pliage d'un texte puis superposition sur un autre texte), le *splice-in* (tressage de textes) ainsi que les permutations de mots.

© First Run Features

À lire:

- Barry Miles
- *Beat hotel: Allen Ginsberg, William Burroughs & Gregory Corso à Paris, 1957-1963*
Le mot et le reste, 2011
821(091) BEA
- *The Beat Generation* (anthologie)
Flammarion, 2005
821(082) BEA
- Alain Dister
- *La Beat Generation: la révolution hallucinée*
Gallimard, 1997
821(091) DIS

À voir:

- Beat Generation, exposition
du 22 juin au 3 octobre
Galerie 1, niveau 6

Les pensionnaires du Beat Hotel appliquent aussi ces techniques à l'image et au son. Leurs photcollages sont photographiés, puis utilisés eux-mêmes en collage jusqu'à ce que l'image originale devienne microscopique, perdue dans le grain du papier photo. Dans son film *Cut-ups*, le cinéaste Antony Balch superpose trois longueurs de séquences montrant Burroughs et Gysin errant sans fin dans les environs du Beat Hotel. Burroughs et ses amis créent de la poésie sonore en superposant des enregistrements de discours divers, de leurs poèmes et des sons de la rue. Ils montent la performance *Le Domaine poétique* en 1960. Gysin et Sommerville mettent au point la *Dream Machine*: cylindre percé tournant à toute vitesse, elle produit des impulsions lumineuses de manière à générer des hallucinations visuelles.

Le Beat Hotel ferme au printemps 1963 et laisse place à un hôtel de luxe. Ses pensionnaires continuent leur quête de rébellion ailleurs. Quoique bref - cinq ans à peine - ce séjour parisien fut sans doute le paroxysme créatif de ces artistes jusqu'au-boutistes. Les œuvres collectives et leurs vies chaotiques de cette période contribuèrent, et c'est presque un paradoxe, autant à poser les canons esthétiques de la culture underground des trois décennies suivantes qu'à régénérer le mythe si américain de la liberté individuelle.

Aymeric Bôle-Richard, Bpi

Singulier pluriel
4^e édition autour de la webcréation documentaire
Jeudi 26 mai, 18 h – 22 h
Vendredi 27 mai, 14 h 30 – 22 h
Cinéma 2

DOCUMENTAIRE SUR LE WEB : LA VOIE DES SÉRIES

La websérie est en plein essor. Cette forme se prête aussi bien à la fiction qu'au documentaire. Les webséries documentaires se distinguent des webdocs par l'absence d'interactivité. Elles permettent un renouvellement du récit linéaire par une écriture nécessairement efficace.

Pour Cédric Mal, créateur du Blog documentaire, la nouveauté apportée par les webséries documentaires est la consécration du court métrage, format jusque-là privilégié par la fiction. Certaines webséries prennent la forme d'un feuilleton à suivre en épisodes mis en ligne périodiquement, comme *La Bande du Skatepark* de Marion Gervais ou *La Parade* – « conte documentaire post-industriel en photographie parlante », selon ses auteurs, Mehdi Ahoudig et Samuel Bollendorff. Il s'agit alors de fidéliser l'internaute en créant le désir de voir la suite à la fin de chaque film. Mais les webséries peuvent aussi être un ensemble de courts métrages ayant un même canevas formel ainsi qu'une unité de ton et qui développent chacun une narration aboutie au sein d'un seul numéro de la série. La fidélisation escomptée repose en ce cas sur l'intérêt du spectateur qui tombe par hasard sur un sujet et qui a envie d'en découvrir d'autres traités de la même façon. C'est le cas de *Danstonflux*, de Klaire fait grr,



La Parade de Samuel Bollendorff et Mehdi Ahoudig

qui joue tout particulièrement avec les outils du web. Cet exemple constitue presque une « websérie au carré », en ce sens qu'elle caricature notre façon de naviguer pour tenir un propos très engagé en nous menant par le bout du nez de façon amusante. Ce n'est pas parce qu'on navigue que l'on dérive et l'humour n'empêche pas d'être sérieux !

Des ponts entre différentes formes

#Datagueule utilise, quant à elle, les outils graphiques du web pour éclairer de façon ludique, précise et engagée, des sujets pointus de l'actualité. L'un des auteurs, Julien Goetz, a déjà été remarqué pour le jeu documentaire *Jeu d'influences*. Car les ponts sont évidents entre les diverses formes documentaires développées pour le web. On retrouve ainsi Simon Bouisson, auteur de nombreux webdocs : *Stainsbeaupays* et *Wei or Die* entre autres. Il signe la série *Product*, où l'on découvre l'ensemble de la chaîne de production, jusqu'à la distribution, de nos produits quotidiens.

Norman et d'autres Youtubers ont prouvé qu'avec une webcam et une chambre on peut atteindre dix millions de vues sur Internet. Cela permet d'espérer toucher un nouveau public avec du documentaire, pour peu qu'on adapte sa forme aux usages du web. Mais, si elle est destinée à être vue



Product de Simon Bouisson montre l'ensemble de la chaîne de production, jusqu'à la distribution, de nos produits quotidiens.

également sur un smartphone, la websérie est cependant une véritable œuvre pour laquelle des moyens professionnels sont requis. Il ne s'agit pas d'une variante dégradée du genre documentaire, mais bien d'une nouvelle forme de récit du réel; le même niveau de qualité est exigé que pour un film destiné à la projection en salle.

Une liberté de ton

On perçoit dans ces formats spécifiques au web une liberté de ton plus importante. Affranchis des contraintes télévisuelles, les auteurs découvrent ici un espace de liberté, non encore formaté. De leur côté, les internautes ont sans doute acquis une culture et des codes leur permettant d'accepter et même d'attendre d'être déstabilisés, surpris, pris à partie. Derrière cette manière frontale d'interpeller l'internaute, il y a aussi pour les auteurs la nécessité de capter rapidement l'intérêt et de se démarquer des multiples autres sollicitations. Clin d'œil et complicité sont aussi de mise. Cela peut surprendre lorsque l'on est habitué aux formats plus classiques pour des sujets sérieux, comme l'actualité des migrations internationales. Pourtant, si *#Datagueule* traite ces informations rapidement et sur un ton décalé, ce sont des informations vérifiées et un exposé synthétique qui nous sont proposés. La concision et l'humour sont au service de l'efficacité mais avec un engagement humaniste assumé. Il ne s'agit pas de divertir mais au contraire de capter l'attention, devenue l'enjeu majeur de la société de l'information.

Des inventions adaptées au surf

Les technologies et les usages du web induisent des formes neuves d'écriture. L'interactivité a conduit au webdocumentaire, rebaptisé justement documentaire interactif. L'aspect ludique venu des jeux vidéo a donné naissance au jeu documentaire pour stimuler le spectateur. Le côté zappeur et itinérant de l'internaute a fait émerger la nécessité du format court et de la fidélisation. La websérie est une réponse à ces nouveaux usages, et les documentaristes se sont rapidement approprié ce nouveau mode de narration. Grâce à leur talent, la poésie existe aussi sur le web.

Lorenzo Weiss, Bpi



La Bande du Skatepark de Marion Gervais

Le Blog documentaire

Formé au cinéma documentaire et aux sciences politiques, Cédric Mal écrit depuis dix ans dans la revue *Images documentaires*. Avec la même curiosité et la même exigence, il a créé Le Blog documentaire, conçu comme un espace collaboratif. Quatre rédacteurs principaux l'animent, une vingtaine de personnes y écrivent régulièrement et environ quatre-vingt personnes y ont participé depuis sa création, en 2011. Des partenariats se nouent avec des festivals et, depuis peu, des maisons de production autorisent la diffusion gratuite sur la plateforme, pour une durée limitée, de certains films de leurs catalogues. Le Blog documentaire est aujourd'hui devenu un site de référence en matière de cinéma documentaire. Les formes spécifiques au web y ont bien entendu trouvé leur place.

<http://leblogdocumentaire.fr/>

ligne d'horizon

FACILE À LIRE

Les bibliothèques proposent des documents « faciles à lire », regroupés parfois dans des espaces dédiés, sous une signalétique du même nom. Elles obéissent en cela à des préoccupations contemporaines, et restent fidèles à leur mission en rendant accessible l'information à ceux qui lisent avec difficulté, quel qu'en soit le motif : une langue maternelle autre que celle du texte, des troubles de la vision, la dyslexie, ou pour toute autre raison...



© Livre et lecture en Bretagne / Atelier des possibles



À la Bpi

À l'espace autoformation : des ouvrages faciles à lire, certains accompagnés de CD numérisés.

En français : 84(072) FRA

En anglais : 82(072) ANG

En allemand : 83(072) ALL

33

En Ille-et-Vilaine, la bibliothèque de Saint-Didier et la médiathèque départementale proposent des ouvrages faciles à lire, identifiés par un logo, et rassemblés dans des espaces spécifiques.

L'étiquette « facile à lire et à comprendre » (FALC) est attribuée à des documents répondant à un certain nombre de recommandations, destinées à rendre accessible à tous l'information que nul n'est censé ignorer. Le projet s'est développé au niveau européen à partir du travail d'un groupe intitulé « Vers une formation continue pour les personnes handicapées intellectuelles ». Il était d'abord destiné à ce public, mais les préconisations retenues sont utiles à tous, dans tous les outils de communication. Celles-ci concernent aussi bien la syntaxe, le vocabulaire, que la mise en page. Préférer les phrases simples, écrire une idée par phrase, choisir un vocabulaire courant, expliciter les termes techniques ou spécifiques quand ils n'ont pas d'équivalents, choisir des polices sans empattement – c'est-à-dire sans ornement –, ne pas superposer du texte à l'image... Toutes ces pratiques facilitent la lecture, que la personne soit allophone, dyslexique, atteinte de troubles visuels ou simplement pressée.

L'obligation pour les institutions de communiquer en respectant ces critères a été intégrée à la loi handicap. C'est dans ce cadre que la Région Île-de-France, par exemple, propose, depuis mai 2015, une version « facile à lire », adaptée, de sa revue d'information. On trouve aussi sur le site du ministère de l'Environnement, en charge de l'Accessibilité, un mode d'emploi de la banque en « facile à lire et à comprendre ».

Des outils d'apprentissage adaptés

Les bibliothèques ont dans ce domaine une expérience ancienne et une approche variée, notamment parce qu'elles proposent depuis longtemps, dans les espaces d'autoformation, des ouvrages – des romans surtout, mais aussi des documentaires – écrits dans un langage simple. En effet, quelques éditeurs proposent des classiques, comme *Bel-Ami* ou *Les Trois Mousquetaires*, dans des versions adaptées en français facile. Proposés en compléments des manuels d'apprentissage méthodique aux personnes ayant envie de se perfectionner dans la langue qu'elles apprennent, ces livres peuvent tout aussi bien convenir à d'autres lecteurs. Depuis 2001, il existe un « cadre européen de référence pour les langues », qui décrit précisément les compétences requises pour acquérir une langue, niveau par niveau. Celui-ci permet de proposer des textes dont le niveau de difficulté est calibré en fonction de ces différents paliers. Cela permet aux usagers de choisir des textes adaptés à leurs compétences acquises ou en cours d'acquisition.

Les livres audio, souvent présents dans les bibliothèques, autorisent divers usages : ils peuvent permettre aux débutants dans une langue ou aux apprentis lecteurs de suivre le texte qui est lu, ou encore aux publics empêchés de lire de prendre connaissance du contenu.

Une démarche inclusive

Les bibliothécaires scandinaves et anglo-saxons ont formalisé depuis un certain nombre d'années la notion de *Easy to Read* (facile à lire) pour les livres. En Suède notamment, les adaptations des classiques de la littérature suédoise en version facile sont très fréquentes.

Des bibliothèques sont allées plus loin et ont fait des préconisations formelles aux éditeurs pour que ceux-ci produisent des ouvrages « faciles à lire ». On retrouve les mêmes préconisations que celles que nous avons vues pour les documents d'information. Les bibliothécaires recommandent en outre de diviser en chapitres les ouvrages, de les illustrer et, si possible, de les accompagner de supports audios.

S'inspirant de ces réflexions, l'association de coopération Livre et lecture en Bretagne et l'association Bibliopass ont proposé une sélection d'une centaine d'ouvrages considérés comme faciles d'accès. Cette bibliographie a été coordonnée par Françoise Sarnowski. Elle propose un choix de livres variés. On y trouve des classiques de la littérature populaire, comme *La Bicyclette bleue* de Régine Deforges, des ouvrages proches du conte et accessibles à tout âge, tel *Comment Wang-Fô fut sauvé* de

Marguerite Yourcenar, des romans illustrés comme *Angie M.* de Rascal et Alfred. La sélection signale aussi de petites merveilles du livre d'images comme *Ça y est, je vais naître!* de Katsumi Komagata, dans lequel les papiers délicatement découpés de l'artiste japonais suivent l'évolution d'un enfant à naître. *Sens dessus dessous* de Jéranium se présente comme un imagier d'un genre particulier. Ce livre-jeu est composé de cartes. Sur chacune, un mot et son illustration. Une rotation d'un demi-tour dévoile un autre mot et une autre image. L'utilisation d'ambigrammes, ces figures graphiques qui peuvent se lire selon différentes symétries, semble en contradiction avec les recommandations facilitant la lecture. Pourtant, le jeu l'emporte rapidement sur les difficultés typographiques, montrant finalement qu'il y a de multiples façons de lire.

Catherine Revest, Bpi

Retrouvez cet article, enrichi de références, sur balises.bpi.fr

Fin

venez !

3 QUESTIONS À

Frédéric Ramel

La musique est-elle un langage universel ou bien un instrument d'influence voire de réalpolitique ? Frédéric Ramel, professeur des universités en Science politique à l'IEP de Paris, rattaché au Centre de Recherches Internationales, révèle les accords, parfois majeurs, entre musique et diplomatie.

3

On évoque souvent le *soft power* pour désigner la place de la culture dans la politique étrangère des États. Quelle est la part de la musique dans l'histoire et le développement du *soft power* ?

Lors de la Guerre froide, la musique fut une des ressources utilisées par les deux Grands en vue d'exercer une attraction culturelle. D'un côté, les États-Unis mirent en place leur programme des Ambassadeurs du Jazz. Dizzy Gillespie, Duke Ellington ou encore Louis Armstrong réalisèrent plusieurs tournées à l'étranger à partir de 1956. Ces concerts entendaient montrer non seulement la contribution de la musique d'origine afro-américaine à la culture américaine mais aussi l'image d'une société libérale qui reconnaît une égalité de droits. De l'autre, l'Union soviétique diffusa sa propre musique ainsi que ses ballets dans un esprit fidèle au réalisme.

Aujourd'hui, le département d'État américain soutient la diffusion de certains genres musicaux comme le hip-hop au Moyen-Orient et au Maghreb (festivals, tournées). La Chine promeut son patrimoine musical et lyrique à l'instar de plusieurs opéras dont *Rain of Flowers along the Silk Road* (1979). Des figures du showbiz cherchent également à exercer sur la scène internationale une forme de *soft power* que l'on peut qualifier de diplomatie des célébrités : Bono, Beyoncé, Yo-Yo Ma... En vue de transformer les représentations de l'ennemi au Proche-Orient, Daniel Barenboim a créé avec son ami aujourd'hui décédé, Edward Saïd, un orchestre qui regroupe des jeunes Palestiniens, Israéliens ou Arabes.

Propos recueillis par **Jérémy Desjardins**, Bpi

Cycle Enjeux internationaux
La musique adoucit-elle les relations internationales ?
Lundi 9 mai
19 h – Petite Salle



© Bpi

venez !

SHAKESPEARE, CERVANTÈS ET LE RÉEL

Shakespeare et Cervantès seraient morts tous les deux le 23 avril 1616. Cette coïncidence n'est pas réelle. L'Angleterre, réticente aux innovations du continent, vivait encore avec le calendrier julien tandis que l'Espagne avait adopté depuis longtemps le calendrier grégorien. Mais 400 ans après la mort de ces deux auteurs, l'occasion de les célébrer ensemble est trop belle pour s'arrêter à ce détail. **Jacques Jouet** nous propose de revisiter ces classiques, si modernes.

Cervantès et Shakespeare... Il n'y a pas de match Angleterre-Espagne. Il n'y a pour cela ni ring, ni concurrence, ni compétition. La littérature n'est pas un sport olympique, n'est pas une affaire de stars. Si l'on pouvait se sortir un peu du palmarès généralisé ! Il n'y a pas, même, de rencontre au sommet de ces deux grands auteurs, fût-ce au moment de leurs morts physiques respectives pourtant quasi simultanées. C'est dans nos bibliothèques que se rencontrent leurs ouvrages, ça oui ! Deux titres, par exemple, se touchent, se croisent, se heurtent, qui leur sont respectivement attribués (l'un plus sûrement que l'autre). L'un est une tragédie, l'autre un roman.

Où il est question d'erreur

Le roman s'intitule *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Il ne vient pas de nulle part. Il naît des romans de chevalerie et met en chapitres la réponse du réel à la perception magique. Don Quichotte se caractérise par l'erreur (qui est humaine, pourrait dire Sancho avec ses dictons) : les moulins, il ne les reconnaît pas comme tels, pas plus que les marionnettes de maître Pierre dans lesquelles il voit, non de petits bonshommes de carton-pâte, mais de vrais Maures hostiles. Il les défait le plus facilement du monde, mais cela n'est

3 jours avec Cervantès et Shakespeare
Lectures / Rencontres
Samedi 23, dimanche 24 et
lundi 25 avril
19 h – Petite Salle



© Ricardo Mosner

pas sans conséquences, car maître Pierre lui présente l'addition de ses actes. C'est ainsi que le réel s'insurge, implacable, ce qu'il ne s'autorisait pas à faire devant l'épée de Lancelot. Le conte de fées ou de chevalerie se trouve alors accompagné par un nouvel art, le roman, qui ne veut pas le remplacer, qui ne veut pas le concurrencer, mais s'ajouter à lui. L'arrivée du roman que marque le *Quichotte* n'est en aucune façon située dans une dynamique de progrès. C'est une muse de plus. On peut bien accabler la sottise de Don Quichotte, mais ce n'est qu'une part de la capacité d'erreur généralisée du personnage. Il y a aussi chez lui une ténacité quasi révolutionnaire venue trop tôt (c'est le propre de l'utopie).

Une histoire de vengeance

La Tragique histoire d'Hamlet, prince du Danemark est une histoire de vengeance. Le lieu commun de l'histoire de vengeance est simple : tu as tué mon père, je te tue. C'est l'histoire d'Électre et d'Oreste. Au même moment que le *Quichotte*, *Hamlet* traite une version contestatrice du lieu commun de la vengeance, comme si les choses se compliquaient. Il n'est pas certain que la vengeance soit tout simplement possible, souhaitable, simple, propre. Le réel s'insurge lui aussi devant le théâtre, dans le théâtre.

Fin

Fin

venez !

Cycle Littérature en scène
Légendes chantées Dong
Jeudi 23 juin
20 h – Petite Salle

AU PAYS DES DONG

Les Dong sont une ethnie de plus de trois millions de personnes, vivant dans le sud-ouest de la Chine, sur un territoire situé à la frontière des trois provinces du Guizhou, du Hunan et du Guangxi. Ils n'ont pas d'écriture, mais ont développé une culture orale d'une très grande richesse, composée de chants, de théâtre, de légendes.

Les Dong habitent dans des villages faits de maisons en bois serrées les unes contre les autres. Ils vivent en harmonie avec la nature, au milieu de montagnes et de forêts parcourues de rivières et cours d'eau. Les nombreuses pluies contribuent à créer un paysage verdoyant, au sein duquel les rizières en terrasses abondent. Les Dong portent une grande attention aux pierres, symbole pour eux de la déesse Sa, la plus ancienne de leurs ancêtres. Elle inspire légendes, chants et danses, et suscite des manifestations qui réunissent les habitants d'un ou de plusieurs bourgs.

La solidarité

Formant une société solidaire, où la voix des anciens est écoutée, où les adultes et les enfants participent ensemble aux événements de la communauté et où les bonnes relations humaines sont privilégiées, les Dong aiment à se retrouver, au quotidien comme lors de fêtes, dans deux bâtiments emblématiques de leur culture: la Tour du tambour et le Pont du vent et de la pluie. Le premier est le centre vital du village; les gens s'y réunissent pour bavarder, donner les nouvelles, fumer, et chanter. Le second, construit sur une rivière, est un pont couvert, où ils viennent se mettre à l'abri de la chaleur et de la pluie; c'est aussi un lieu de détente et d'échange. La sauvegarde du patrimoine varie actuellement beaucoup selon les vallées et les villages. Dans les bourgs relativement préservés, ces constructions s'ornent de fresques représentant la vie et les croyances de l'ethnie.

Le chant

Tout chez les Dong s'exprime par le chant: légendes, histoires de migration, chants de travail, chants à boire, chants d'amour. La langue du sud, plus authentique que celle



Village de Zaidang, Tour du tambour, représentation du Grand Chant des Dong, 2014

du nord désormais largement sinisée, est particulièrement musicale, du fait de ses neuf tons. Le chant se pratique souvent en chœur, avec ou sans accompagnement instrumental; le Grand Chant des Dong, polyphonique, puissant et diversifié, est inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. C'est aussi en chantant que les jeunes se rencontrent: ils alternent des couplets sous l'auvent d'une maison, ou d'une colline à l'autre. Les familles d'abord, puis des maîtres du chant forment les enfants à cet art dès leur plus jeune âge. Aujourd'hui, tandis que ce pays difficile d'accès s'ouvre au tourisme et qu'il est confronté à l'exode rural, une question cruciale se pose: comment cette culture, qui s'exprime en langue dong par les chants, les légendes et le théâtre, va-t-elle survivre et se transmettre?

Annie Bergeret Curien, chercheuse au CNRS et Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine de l'EHESS

À lire :

Annie Bergeret Curien

Dans la palanche - transmission et légendes au pays des Dong, Verdier, 2016

Fin

venez !

Cycle #Controverses
L'homme de demain sera bionique
Lundi 30 mai
19 h – Petite Salle

L'EXPÉRIENCE DE LA SINGULARITY

Près de San Francisco, au cœur de la Silicon Valley, sur le campus désaffecté de la NASA se retrouvent ceux qui ambitionnent de « changer la vie d'un milliard de personnes ». La Singularity University (SU) a été créée pour cela, en 2008, par Ray Kurzweil et Peter Diamandis. Margaux Pelen, la tête bien faite et les pieds sur terre, a eu l'opportunité d'y suivre le cursus d'été.

Créateur de plusieurs entreprises pionnières dans le domaine de la reconnaissance optique de caractères, de la synthèse et de la reconnaissance vocales, ainsi que des synthétiseurs électroniques, Ray Kurzweil est, depuis 2012, directeur de l'ingénierie chez Google. Il est également une icône du transhumanisme. Pour les tenants de ce mouvement, les progrès technologiques vont permettre d'améliorer les caractéristiques physiques et mentales de l'homme, de rapprocher ses performances de celles des machines, et à terme d'éliminer la maladie, le vieillissement, voire la mort. Ray Kurzweil défend aussi l'idée de la singularité technologique: au vu de l'accélération du rythme des changements technologiques, il prévoit un point de rupture, autour des années 2040, où l'intelligence artificielle des machines dépassera celle des humains et prendra le contrôle de l'avenir de l'humanité.

Une école pour le futur

La thèse a donné son nom à l'école. « Je n'ai pas de connexions particulières avec le transhumanisme », (r)assure d'emblée Margaux Pelen. Passionnée par les questions d'éducation, la jeune femme s'intéresse aux technologies efficaces, c'est-à-dire adaptées à l'usage que peuvent en faire les pays en voie de développement. « Par exemple », explique-t-elle, « au Kenya,



Hangar One, le bâtiment historique à Moffett Field

des cartes SD d'appareil photo peuvent servir à stocker des vidéos de cours ». En 2014, elle postule, un peu par hasard, à la session d'été de la SU. Elle fait partie des 80 personnes, venues du monde entier, retenues parmi des milliers d'autres. Mieux, elle obtient une bourse et part dix semaines, tous frais payés. « Ce n'était pas du tout l'objectif de ma vie, mais j'y ai vu une formidable opportunité de rencontres. Khan Academy, Coursera, Stanford, de nombreux acteurs de l'éducation sont là. »

La Singularity University est souvent accusée de prosélytisme. Elle semble surtout dispenser une formidable énergie. « On a l'impression qu'on change le monde même quand on prend le métro », raconte Margaux, « Des professeurs, des entrepreneurs viennent partager leur expérience ou parler de ce qui va se passer dans les années à venir. Le Lab, avec ses robots et ses imprimantes 3D, permet d'apprendre en pratiquant. La richesse du programme vient de la diversité du groupe. Avec 80 personnes, 80 cultures différentes, il n'y a pas de pensée unique. » Si elle reconnaît que quelques entreprises cherchant à améliorer l'embryon gravitent autour de SU, Margaux Pelen dit être revenue de son séjour californien « avec encore plus de questions » et de curiosité pour les « idées à la marge ». Pour les idées singulières en quelque sorte.

Marie-Hélène Gatto, Bpi

Fin



Asnières-sur-Seine. Démolition des Gentianes, 2011



Disparitions – filet, Zarzis, Tunisie, 2012



Mario Brenta 2014



Vincent de Hoÿm

JEUNES GRAPHISTES À SUIVRE

Graphisme now met en lumière le travail de jeunes graphistes français. Résultats de collaborations fortes avec des artistes, des galeries, des éditeurs, des institutions culturelles, ou des marques, leurs créations s'appliquent à toutes sortes de supports : affiches, livres, vinyles... pour enchâsser notre quotidien.

Graphisme now : nouvelles approches, nouveaux graphistes affiches, identités visuelles, monographies et catalogues d'exposition avec la collaboration de Bizzarri & Rodriguez, Côme de Bouchony, Building Paris, Large, Pilote, Coline Sunier & Charles Mazé, S-y-n-d-i-c-a-t, Spassky Fischer, Tu sais qui et Pierre Vanni, salon conçu avec Vincent de Hoÿm.

du 24 février au 9 mai
Salon Arts et Littératures,
Niveau 3

votre accueil

LES PUBLICS DE LA Bpi DESSINÉS PAR LES STATISTIQUES

Vous avez été très nombreux à accepter de répondre sur place à notre dernière enquête de public, et nous vous en remercions. 1836 questionnaires – d'une centaine de questions chacun – ont été administrés en face à face du 4 au 9 novembre dernier. Les réponses collectées nous permettent aujourd'hui de dresser à grands traits le portrait de nos publics : votre propre portrait, en somme, s'il vous arrive de fréquenter la bibliothèque. Voici quelques grandes tendances qui viennent confirmer certaines impressions et parfois en infirmer d'autres.

À la Bpi, il n'y a que des étudiants...

Faux ! Du moins partiellement, et de moins en moins vrai, pour tout dire. On compte 63 % d'étudiant(e)s parmi les personnes interrogées en novembre 2015, 5 % de collégien(ne)s et lycéen(ne)s, 20 % d'actifs et actives occupé(e)s, 7 % de personnes en recherche d'emploi, 3 % de retraités et 2 % d'autres inactifs et inactives au sens de l'INSEE (personnes au foyer, etc.). La proportion d'étudiant(e)s a donc sensiblement diminué depuis 2003 (71 % à cette époque), alors que les effectifs dans l'enseignement supérieur et en particulier à l'université ont continué à progresser en Île-de-France ces dernières années. Ce sont les actifs et les actives occupés qui semblent profiter du léger repli de la population étudiante : cette catégorie gagne 2 points de pourcentage de 2003 à 2015. On notera par ailleurs que les étudiant(e)s représentent 56 % des publics le mercredi et 71 % le dimanche : l'enquête confirme bien par conséquent la surreprésentation d'un public scolaire en fin de semaine.

Les filles sont plus assidues que les garçons...

C'est vrai pour ce qui concerne les usagers scolaires : on compte 67 % de filles parmi les collégien(ne)s et lycéen(ne)s et 60 % parmi les étudiant(e)s. Mais la proportion s'inverse au sein des catégories non scolaires puisque les femmes ne représentent que 37 % des retraités présents à la bibliothèque, 35 % des actifs occupés



Voyez-vous

comme des personnes en recherche d'emploi et 30 % seulement des inactifs. Le mélange de ces différentes catégories d'usagers au sein d'un même espace public produit par conséquent une parité relative mais bien réelle puisque la moyenne générale s'établit à 52 % de femmes et 48 % d'hommes.

Pour entrer à la Bpi, il faut s'armer de patience...

C'est vrai. L'affluence est forte, l'établissement a enregistré environ 1 300 000 visites en 2015. Près de 6 personnes sur 10 déclarent venir au moins 1 fois par semaine au cours de l'année. En moyenne 40 % des personnes interrogées ont attendu avant d'entrer contre 66 % en 2003. La pression semble donc se relâcher un peu sur ce point, mais elle n'a pas disparu pour autant. Pour preuve : la durée moyenne de visite a augmenté, passant de 3 h 14 en 2012 à 3 h 34 en 2015, atteignant même 4 h 35 le dimanche, ce qui contribue à maintenir la saturation des salles de lecture (au-delà de 2 000 personnes présentes, les entrées sont suspendues). On comprendra dans ces conditions que le principal défaut reconnu à la bibliothèque soit encore pour beaucoup (59 % des personnes interrogées) la file d'attente. Il est désormais possible d'estimer le temps d'attente grâce à l'application Affluences (connue par 66 % des usagers et utilisée par 49 % d'entre eux). Pour terminer, les principales qualités reconnues à la bibliothèque n'ont pas non plus changé avec le temps : viennent en premier lieu le caractère spacieux des lieux ainsi que le choix des collections, suivis du calme.

Christophe Evans, Bpi

À VOIR SUR BALISES

À plusieurs reprises, entre 2007 et 2012, Laetitia Tura et Hélène Crouzillat sont allées à la rencontre de migrants africains. Ils ont partagé leur histoire avec elles et, à leur tour, elles racontent le chemin de ces aventuriers clandestins vers Melilla, frontière terrestre de l'Europe sur le territoire africain.

Loin du sensationnel, le reportage photographique de Laetitia Tura restitue l'attente, les espoirs, les peurs de chacun.

Retrouvez dans Balises, le webmagazine de la Bpi, *Je suis pas mort, je suis là*, le projet documentaire mené par Hélène Crouzillat et Laetitia Tura.



balises.bpi.fr

Le photojournalisme en question
Cycle Profession : reporter
Rencontre avec **Valerio Vincenzo**, photographe indépendant publiant dans *Géo* et *Le Monde*

Mercredi 13 avril
19 h, Salon Presse, Niveau 2

AVANT-PREMIÈRE

Dans *Corps à corps*, Karine de Villers et Mario Brenta filment les répétitions d'*Orchidées* de Pippo Delbono. Le metteur en scène italien s'entoure d'accidentés de la vie, acteurs de leur propre vie plutôt que personnages jouant un rôle. Le film s'empare de ces corps à la personnalité et au physique singuliers, nus, chaussés de talons aiguilles, mi-hommes, mi-femmes...

Cycle « Corps filmés »
Corps à corps de Karine de Villers et Mario Brenta, 2014
Première française

Jeudi 12 mai
20 h, Cinéma 1

Bibliothèque publique d'information

Centre Pompidou

TÉLÉPHONE

01 44 78 12 75

HORAIRES

12 h-22 h tous les jours sauf le mardi

11 h-22 h les samedis, dimanches et jours fériés

MÉTRO

Châtelet, Les Halles, Hôtel de Ville, Rambuteau

ADRESSE POSTALE

Bpi - 75 197 Paris Cedex 04

SITE INTERNET

www.bpi.fr

Directeur de la publication

Christine Carrier

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

Rédactrice en chef

Marie-Hélène Gatto

Comité d'orientation, équipe de rédaction

Arlette Alliguié, Emmanuel Aziza, Angélique Bellec, Philippe Berger, Jérôme Bessière, Aymeric Bôle-Richard, Jean-Arthur Creff, Cécile Denier, Jérémie Desjardins, Annie Dourlent, Régis Dutremée, Christophe Evans, Marie-Hélène Gatto, Nelly Guillaume, Florian Leroy, Nathalie Nosny, Emmanuèle Payen, Caroline Raynaud, Catherine Revest, Lorenzo Weiss

Ont collaboré à ce numéro

Yaelle Amsellem-Mainguy, Ludivine Bantigny, Kidi Bebey, Annie Bergeret Curien, Gaby Bonnefille, Bernard Cerquiglini, Aurélie Charon, Benoît Coquard, Alexandra Galitzine-Loumpet, Sylvain George, Géraldine Gomez, Jean-Jacques Hocquard et La Parole errante, Jacques Jouet, Cédric Mal, Elżbieta Neyman, Margaux Pelen, Frédéric Ramel, Évelyne Ritaine, Saycet, Zone d'expression prioritaire avec Sonia Déchamps, Barbara, Camille, Hélène, Marie-Amélie, Nezha, et Nicolas.

Conception graphique

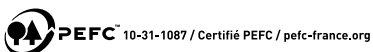
Claire Mineur

Impression

Imprimerie Vincent

37 000 Tours

SUR PAPIER ÉCOLOGIQUE ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT



Couverture

Photographie de la série *Casques* © Jean-Paul Lefret

ISSN

2106-3664



Gratuit

Abonnez-vous à la version pdf feuilletable en ligne

www.bpi.fr

